

POISONS ET CONTRE-POISONS

DÉVOILÉS

PAR LE

ZOUAVE JACOB

Médecine, pauvre science,
Médecins, pauvres savants,
Malades, pauvres victimes.

Car en victime de la vieille médecine
que je parle, j'ai sur elle des droits de mé-
disance et j'en use ; car j'ai le triste avan-
tage d'être habituellement malade, en
même temps que médecin..... victime et
bourreau. (Docteur FRAPPART.)

PARIS

IMPRIMERIE V^e ÉDOUARD VERT

LIBRAIRE-ÉDITEUR

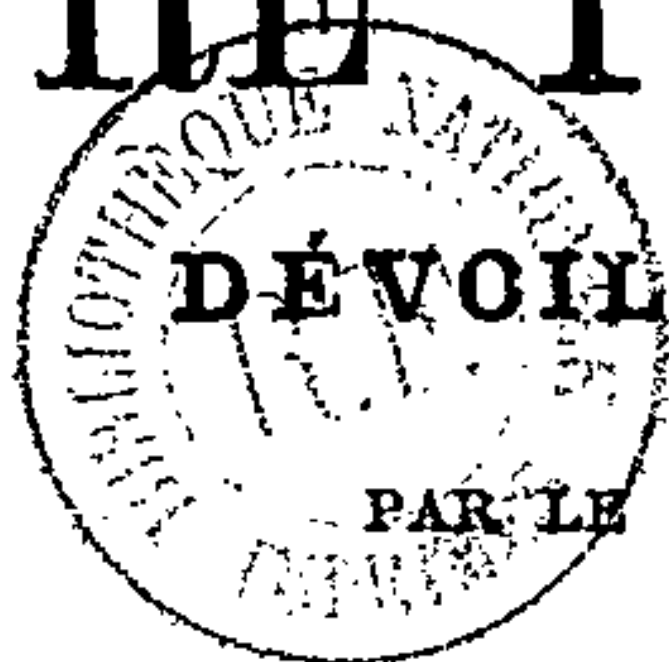
29, Rue Notre-Dame-de-Nazareth, 29



POISONS

ET

CONTRE-POISONS



DÉVOILÉS

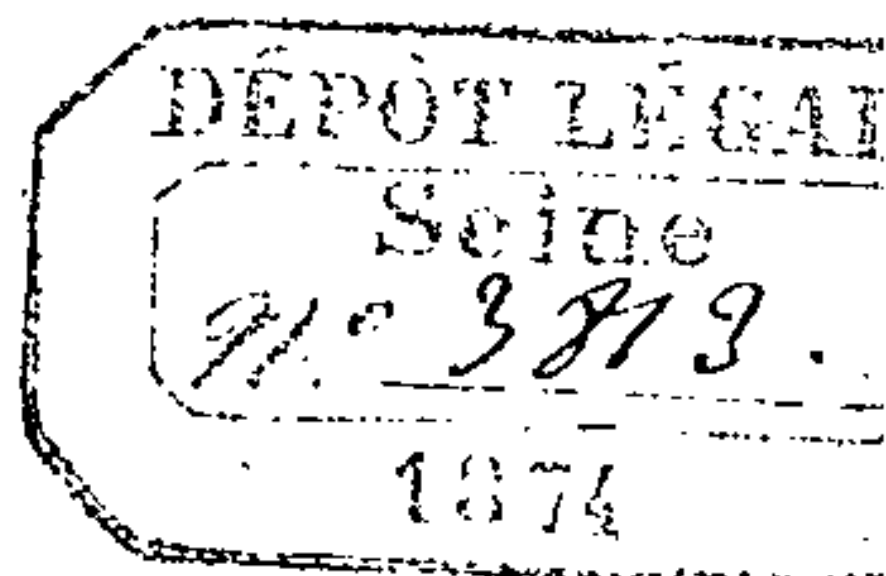
PAR LE

ZOUAVE JACOB

Médecine, pauvre science,
Médecins, pauvres savants,
Malades, pauvres victimes.

Car en victime de la vieille médecine
que je parle, j'ai sur elle des droits de
médisance et j'en use; car j'ai le triste
avantage d'être habituellement malade,
en même temps que médecin.... victime
et bourreau. (Docteur FRAPPART.)

PARIS



IMPRIMERIE V^e EDOUARD VERT

LIBRAIRE-ÉDITEUR

27, Rue Notre-Dame-de-Nazareth, 29.

T¹⁴
Te⁴³
B

0710303

72

0710303-0710303

0710303

0710303

0710303 — 0710303

PARIS. — IMPRIMERIE V^o ÉDOUARD VERT

29, Rue Notre-Dame-de-Nazareth, 29

0710303 — 0710303

0710303 — 0710303

0710303 — 0710303

0710303 — 0710303

0710303 — 0710303

0710303 — 0710303

0710303 — 0710303

POISONS

ET

CONTRE-POISONS

De la terre jusqu'aux cieux s'élève un cri de douleur, toujours le sang, les larmes; toujours le feu, le fer, le poison, la mort!..

Ceux-ci, étendus sur le grabat des passions, réclament en vain, le Dieu de paix, de justice, qu'on ne leur a point appris à connaître.

Ceux-là, qu'une brûlante fièvre dévore, s'agitent sur leurs couches avec désespoir : le breuvage salutaire ne leur est point donné. Ceux échappés aux fléaux de la guerre du massacre, implorent un rayon plus pur de fraternité, d'égalité, pour les guider à travers les décombres encore fumants, épars, cà est là, à travers nos cités.

Quelles douleurs! quelles souffrances! quelle est donc ce venin empoisonné qui dévore ainsi l'humanité?

Secouons la poussière des temps, essayons de soulever un coin de ce voile sombre qui obscurcit la raison humaine. Dieu a donné à tous, la vérité pour combattre le mensonge; au poison il a opposé le contre-poison.... Quels sont ceux qui ont mission de guérir nos maux et de soulager nos souffrances?... Que font ces docteurs qui trônent dans nos chaires académiques?

Pénétrons dans le sanctuaire des princes du savoir, écoutons quelques-uns de ces philosophes métaphysiciens, théologiens, qui tiennent en main le sceptre de la science, qui prétendent être le flambeau du progrès, quelles ont été leurs convictions? La divergence de leurs idées?

Cabanis, prétend que la pensée est une sécrétion du cerveau.

Babinet, que la volonté ne franchit pas l'épiderme.

Mileschott, qu'il n'existe aucune force en dehors de la matière.

Buchner, qu'un homme n'est que le produit de la matière.

Ces prêtres du matérialisme ont pour vicaires MM. les docteurs Bouillaud, Roux, Dubois, Lelut, Trousseau, Mabru, etc., etc., etc. Ayant, pour cortège, tout le fretin médical, le journalisme mercenaire et la foule des prétendus esprits forts qui laissent entraîner leur libre arbitre de pensée, leur raison, dans la doctrine du fatalisme avec une conscience éteinte, donnant large carrière à leurs passions, qui les courbent servilement sous le joug de ces pontifes de l'école Cyrenaïque d'Aristippe et d'Epicure, qui les traitent comme un vil bétail.

Ces célébrités du matérialisme, aveuglés de prétentions, marchent orgueilleusement sur les traces des hommes populaires et puissants comme Anytus, des poètes ignorants, obscurs comme Mélitus, des orateurs calomniateurs, comme Lycon, qui se réunirent contre Socrate, l'accusèrent de corrompre la jeunesse, parce qu'il enseignait l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, le firent, pour cela, condamner à mort.

Ce sont des savants de cette sorte qui ont forcé

Aristote de fuir Athènes, sans attendre son jugement, voulant, disait-il, « épargner aux Athéniens, déjà coupable de la mort de Socrate, un nouvel attentat contre la philosophie. »

Ce sont des savants fanatiques qui sont restés quarante ans pour admettre, en France, les vérités de Newton; ce sont des savants qui ont été la cause que Roger Bacon a passé la moitié de sa vie dans les cachots; ce sont bien les mêmes fanatiques et cruels qui ont torturé Galilée; bien les mêmes qui, à la voix d'un évêque nommé Cauchon, ont torturé Jeanne d'Arc et l'on fait périr dans les flammes du bûcher; qui ont fait brûler Jordano Bruno parce qu'il était philosophe; les mêmes qui ont fait subir la torture, dans un cachot, pendant vingt-sept ans, à Campanella (Thomas), parce qu'il croyait à la pluralité des mondes; fait arracher la langue, puis jeter dans les flammes du bûcher le philosophe Lucilio Vanini.

Ce sont bien les mêmes qui ont été la cause qu'André Vesale est mort de faim, qui ont exilé Denys Papin, et., etc.

Ce fut une commission de savants, que Louis XVI nomma le 12 mars 1784, dont cinq appartenant à l'académie des sciences, Franklin, de Bory, Bailly, le Roy, Lavoisier, et quatre de la faculté de médecine, Bori, Sallini, Darcet, Guillotin, pour lui rapporter les vérités de Mesmer, sur le magnétisme.

Nous ne rapporterons pas ici, dans cet abrégé, les naïves discussions de ces messieurs, consignées dans leurs rapports, qui durèrent cinq mois. Mais, ces infailibles conclurent, en assurant qu'ils n'avaient rien vu, rien touché et, par cela, rien compris des faits du magnétisme, donc le fluide, proclamé par Mesmer, n'existait pas, et que l'imagination en avait fait tous les frais. Ce qu'il y a de déplorable dans tous

ces débats c'est que, non-seulement, ces orgueilleux prohibitionnistes du progrès ne se contentèrent pas de fermer les yeux et de rejeter, systématiquement, les preuves, mais l'académie exclut, de son sein, le docteur Deslon, parce qu'il avait écrit une brochure où il relatait les faits du magnétisme.

Bailly qui avait signé le rapport du 12 mars 1784 où il prétendait, d'accord avec ses collègues, que le magnétisme n'existait que dans l'imagination, écrivait cependant, dans un autre rapport, destiné à être mis sous les yeux du roi Louis XVI *seul*, ces lignes :

« Rien d'étonnant que le spectacle de ces convulsions quand on ne l'a point vu, on ne peut s'en faire une idée, et, en le voyant, on est également surpris et du repos profond d'une partie de ces malades, et de l'agitation qui anime les autres; des accidents variés qui se répètent, des sympathies qui s'établissent..... on ne peut s'empêcher de reconnaître, à ces *effets constants*, une *grande puissance* qui agite les malades, les *maîtrise*, et dont celui qui magnétise semble être le *dépositaire*. »

Il est clair que, si la commission académique n'a rien vu ni compris dans les phénomènes du magnétisme, Bailly, lui, d'après ce que nous venons de lire, y a compris quelque chose : Mais, hélas ! s'il y a eu des héros, dont s'honore l'histoire des peuples, il y a eu aussi beaucoup de savantes divinités qui ont eu l'infirmité de la peur. Bailly eut, sans doute, peur de subir le sort de Deslon, celui d'être chassé de son académie.

Le 5 avril de la même année, une nouvelle commission fut nommée, composée de MM. Caille, Mauduit, de Jussieu, Poissonnier et Andry, après trois mois de labeur, quatre de ces messieurs conclurent que le magnétisme était dénué de preuves. Seul, le

savant de Jussieu n'imita pas Bailly, il dit à ses collègues : « Tous nos efforts n'empêcheront pas cette vérité de triompher ; » il se fit, pour cela, l'ennemi des académiciens, ses collègues, mais, plus heureux que le docteur Deslon, il ne fut pas chassé du sanctuaire académique. C'était assez d'un pour prouver, à la face des hommes, que ces illustres de la terre sont infailibles.

Si Bailly avait su qu'il n'en fallait qu'un seul.....

Peut-être croira-t-on que les académiciens sont les seuls ennemis jurés du magnétisme, écoutons : le 22 octobre 1784, les savants des académies voulant, par un plébiscite éclatant, en finir avec cette prétendue folie, chargèrent un de leurs membres, nommé Michel Augustin Thouret, médecin, directeur et professeur de l'Ecole de médecine, de recueillir et rechercher tous les documents au sujet du magnétisme.

Ce Dieu des apothicaires fit, dans toute la France et même à l'étranger, un appel à tous les *correspondants* des académies de Paris.

En moins de deux mois, Thouret avait reçu plus de soixante rapports, de soixante villes différentes, depuis le chef-lieu de province jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, ce troupeau de Panurge de *correspondants* avait répondu, comme Pandore : brigadier, vous avez raison ; l'académie, n'avait-elle pas prouvé, en expulsant le docteur Deslon, qu'il fallait être de son avis...

Tout le fretin médical et scientifique, suivi de tous les esprits forts, avaient trépigné de joie. Chacun, à qui mieux mieux, avait donné le coup de pied de l'âne à ce fluide imaginaire avec lequel Mesmer prétendait guérir des malades.

Enfin, pour nous résumer, le magnétisme fut conspué, hué jusqu'à ce jour par la majorité de la

routine académique, toujours ennemie du progrès, pour eux, l'imagination seule en avait fait tous les frais.

Malgré toutes ces puissances d'un jour, le magnétisme allait son train et ses phénomènes se montraient de toute part, toujours par l'effet de l'imagination, qu'aucune de ces savantes têtes qui, comme le corbeau de la fable, siffle, mais ne chantera jamais, n'a encore pu expliquer; suivant Virey (*Dict. des sciences médic.* t. 24 p. 16) « l'on a guéri sur le champ, par l'imagination, des malades aux portes du tombeau; elle a opéré des miracles. »

Le célèbre Florentin Ficin dit: (*de vitâ cœlitus comparanda* ch. 20) « qu'il n'est pas étonnant de voir des maladies se dissiper sous l'influence de l'imagination.

Le grand Paracelse (*occulta philos.* 2 XI) dit: « l'imagination et la foi sont si efficaces qu'elles ont le pouvoir de guérir. »

Le savant de Jussieu avait raison quand il disait à ses collègues, les académiciens: « Tous vos efforts n'empêcheront pas cette vérité de triompher, » cette vérité fit le tour du monde et eut des adeptes les plus fervents dans tous les rangs de la société.

Pour nous en convaincre, écoutons un de ses plus terribles adversaires, Monsieur le docteur Mabru, chimiste, lauréat de l'académie des sciences: « On demeure frappé d'épouvante et d'effroi, dit-il (*Les magnétiseurs jugés par eux-mêmes*), on est vraiment saisi de tristesse et de pitié, quand on voit de telles erreurs s'abriter sous des noms, dont la plupart appartiennent à des hommes distingués, dans les arts, dans les lettres, le barreau, la diplomatie, le clergé; sous les noms, enfin, de MM. le général Lafayette, le comte de Redern, le marquis de Boissy, le duc de Larochefoucauld, le père Lacordaire, le duc de

Montpensier, la reine mère d'Espagne, Frédéric-Guillaume IV.

Le prince de la Moskowa, Monseigneur le cardinal-archevêque T. Gousset, l'archevêque de Dublin, le comte Freschi, le comte Guesnon-Ranville, le comte d'Orsay, lord Dalhousie, le comte de Lowenhielm, le vicomte Lavalette, le comte Szapary, Broussais, Washington, sir Georges Douglas, le baron de Rosting, Sainte-James-Gaucourt, le docteur Bertrand, le maréchal Narvaez, L. de Saint-Georges, De Lauzanne, Lepelletier d'Aulnay, H. de Balzac, le czar Alexandre, Jobard de Bruxelles, E. de Las Cases, le docteur Guersan, le général Jacqueminot, Edgard Poé, l'abbé Léone, l'abbé Loubert, Vieillard, le comte Brice de Beauregard, lord Cuninghame, Crémieux, Jules Favre, A. Esquiros, l'abbé comte de Robiano, le général de Rumigny, Léon Plée, Ch. Lesseps, l'abbé Constant, le père Ventura, l'abbé Joly, Alberic Second, le baron de Relchenbach, le professeur Grégory Manin, le général Noizet, Georges Sand, le pasteur Vars, De Saulcy (de l'Institut), Alphonse Karr, Alexandre Dumas, l'archiduc Charles, Phillipon de la Madeleine, le baron d'Hénin de Cuvillers, Théophile Gautier, Delamarre (de la *Patrie*), le comte de Sainte-Aulaire, madame E. de Girardin, E. de Tocqueville, Franck (de l'Institut), P. Lachambaudie, le prince Talleyrand, V. Hannequin, Madame Eugénie Foa, lord Stanhope, Victor Hugo, Castil Blaze, le marquis de Mirville, Agénor de Gasparin, Léon Faucher, le général Macdougall.

Nous avons reproduit, ajoute le docteur chimiste Mabru, ces quatre-vingt noms tombés sous notre plume en consultant quelques ouvrages, nous pourrions en citer beaucoup d'autres..... Mais comment en serait-il autrement, poursuit le fabricant de

pilules Mabru, le magnétisme aurait-il pu propager ses erreurs et s'enraciner si profondément dans les esprits sans la propagande de son charlatanisme organisé, considéré comme marchandise. Le magnétisme a ses sibylles, ses annonces, ses tribunes, ses journaux, sa société, et une multitude de livres à l'aide desquel il trompe et corrompt l'esprit des peuples, c'est en se couvrant du manteau de la science qu'il essaye d'échapper à la juridiction des tribunaux. Il est donc nécessaire d'attaquer le magnétisme sur le terrain où il se réfugie, d'opposer les véritables principes de la science moderne à son ignorance et le bon sens à ses folies. »

Il est un fait acquis pour le lauréat Mabru, que le magnétisme est « *un charlatanisme organisé pour tromper et corrompre l'esprit des peuples, abrité par la science pour échapper aux tribunaux.* » Or, les quatre-vingt noms tombés sous la plume de cet oracle scientifique, qui accréditent, par leurs convictions, leurs travaux d'observations, le magnétisme, sont les patrons des sibylles, abritent les auteurs, et auteurs eux mêmes d'une quantité de livres qui ne représentent que « *charlatanisme, tromperie, ignorance, folie* » d'après ce prince du savoir, ces quatre-vingt noms, sans compter les autres, sont sans contredit, des gens qui se couvrent « *du manteau de la science pour échapper aux tribunaux* » en proclamant le magnétisme.»

Nous, ne pouvons croire à semblable miracle, nous aimons mieux croire que le lauréat de l'académie des sciences, Mabru, docteur-chimiste, pousse ainsi des cris féroces contre les magnétiseurs parce que, étant lui-même à la fois administrateur, comme médecin, des drogues qu'il fabrique comme chimiste, le magnétisme vient, sans le secours du médecin ni de l'apothicaire, guérir l'humanité avec le secours

d'un fluide qui réduit à néant le charlatanisme des académies médicales; et ce n'est pas en vain que le professeur Broussais, tombé sous sa plume comme croyant au magnétisme, nous édifie sur la médecine de ces résultats si funestes, dans son *examen des doctrines médicales* p. 826, 827, à 838), quand il dit :

« Que l'on reporte maintenant, ses regards en arrière; qu'on se rappelle tout ce que nous avons dit des vices si multipliés dans la pratique médicale, qu'on se figure, dans toutes les parties du monde civilisé, les légions de médecins qui ne soupçonnent même pas l'existence des inflammations gastriques, ni l'influence de ces phlegmasies sur le reste des organes; qu'on se les représente versant à flots des purgatifs, des vomitifs, des remèdes échauffants, du vin, de l'alcool, des liquides imprégnés de bitume et de phosphore sur la surface sensible des estomacs phlogosés; que l'on contemple les suites de cette torture médicale, les agitations, les tremblements, les convulsions, les délires frénétiques, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison, qui les a réduits à ce cruel état; que l'on voit les innombrables victimes passer de cette violente agitation à un abattement total, inonder leur couche et terminer ainsi leurs souffrances et leur vie; que l'on réfléchisse bien sur l'impossibilité où sont tous ces malheureux incendiés d'éviter un pareil sort, à moins que la nature ne provoque une crise violente; que l'on pense aux dangers de ces mêmes crises, qui, quand elles ne sont pas elles-mêmes causes de la mort, peuvent laisser à leur suite des cécités, des surdités, des paralysies, un état d'imbécillité, la mutilation des membres, une

santé tellement affaiblie, qu'il faut des mois, des années, et toute la vigueur du jeune âge pour revenir à l'état habituel de santé ; que l'on promène ses regards sur la société pour y voir ces physionomies moroses, ces figures pâles ou plombées, qui passent leur vie entière à écouter leur estomac digérer, et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, des conserves, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme ; que l'on remarque, à côté, ces obstrués qui remplissent journellement leur vase du produit de leurs pilules et de leurs eaux fondantes, jusqu'à ce qu'ils aient partagé le sort des précédents ; que l'on observe ces créatures à peine sorties du berceau, dont la langue se dessèche et rougit, dont le regard commence déjà à exprimer la langueur, dont l'abdomen s'élève et devient brûlant, dont le cœur précipite ses pulsations sous l'influence des élixirs amers, des vins antiscorbutiques, des sirops sudorifiques, mercuriels, dépuratifs qui doivent les conduire à la consommation et à la mort. Que l'on examine attentivement ces jeunes gens d'un coloris brillant, pleins d'activité et de vie, qui commencent à tousser, et chez lesquels on décuple l'irritation par des vésicatoires, le lichen, le quinquina, jusqu'à ce que l'opiniâtreté des accidents les fasse déclarer atteints de tubercules innés à s'associer aux nombreuses victimes que l'entité qualifie du nom de phtisies pulmonaires ; que l'on se persuade maintenant qu'en agissant avec énergie pour arrêter les phlegmasies, dans leurs premières explosions, et s'opposant pendant leur activité et dans leur état chronique à l'influence des agents qui peuvent les entretenir, on diminuerait peut-être quatre-vingt-dix-neuf centièmes des som-

mes de calamités dont je viens d'exposer le tableau, et que l'on prononce ensuite si la médecine a été plus nuisible qu'utile à l'humanité. Je conviens bien qu'elle a rendu à l'être souffrant le service de lui offrir des consolations en le berçant toujours d'un chimérique espoir, mais il faut convenir qu'une pareille utilité est loin de se révéler au milieu des autres sciences, puisqu'elle semble la placer sur la ligne de l'astrologie, de la superstition et de tous les genres de charlatanisme. En somme, la médecine ne possède encore que des aperçus et des données générales pour devenir une science. »

Ne sommes nous pas suffisamment édifiés en lisant ces lignes, de ce professeur des plus accréditée, où il dépeint si exactement les souffrances des malheureuses victimes du charlatanisme, de la prétendue science médicale, et ne soyons pas surpris du progrès du magnétisme, quand nous considérons les ravages que cette prétendue science médicale a faits à travers l'humanité, et pour nous servir des expressions du docteur Jahr, tome V de la bibliothèque de Genève n° 4 p. 242, quand il dit : « Oui en vérité ! depuis deux mille ans nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Si les académies peuvent analyser les poisons de la pharmacopée et en constater ainsi les funestes résultats, il n'en est pas de même de *l'imagination* qui, selon eux, fait tous les frais du magnétisme, qu'est-ce que l'imagination ? Messieurs les immortels, vos théories sont impuissantes, et les faits extraordinaires quelle a produits de tous les temps ont toujours fait votre désespoir, expliquez nous, s'il vous plaît, avec vos principes matérialistes les phénomènes observés chez les Camisards des Cévennes, à Louviers, à Loudun, chez les Jeansénites, sur la tombe du

diacre Paris, les méthodistes, les baptistes américains, à Morzine, les tables tournantes, parlantes, les esprits frappeurs, en suivant un peu vos théories, Messieurs, essayons de votre savoir moderne, expliquez nous la cause des tables tournantes, commençons par les faits à leur naissance.

En 1846, les esprits frappeurs se firent entendre en Amérique, dans l'état de New-York, chez les demoiselles Fox, qui habitent Hysdesville, elles entendirent des coups frappés dans les meubles et dans d'autres objets qui, bientôt se trouvèrent déplacés sans moteurs apparents. Cette épidémie étendit ses ravages non seulement en Amérique mais en Europe ; à la fin de 1852 il se manifesta des phénomènes extraordinaires en Ecosse, puis en Angleterre, en Allemagne, en France, et de tous côtés les guéridons, les tables, les assiettes, les chapeaux servirent de conducteurs pour communiquer avec les esprits qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres planètes qui peuplent l'autre monde, au début, les tables excitèrent la curiosité générale et, depuis le salon jusqu'à la mansarde tout était occupé des tables parlantes qui, venaient ainsi impunément à la barbe des académiciens matérialistes, détruire l'édifice qu'ils s'étaient plu à construire, le néant. C'est-à-dire que le ciel tout parsemé d'étoiles, la terre avec ses productions, la merveilleuse harmonie céleste enfin qui règne dans l'univers infini s'était créé et se mouvait seul, tandis que nous humains devons après notre mort retourner à la matière.

Nous n'analyserons pas les terribles conséquences d'une doctrine semblable, mais nous affirmons que si elle pouvait un jour avoir la majorité parmi les hommes un désordre épouvantable régnerait ici-bas.

Nous le répétons, il n'était question que des

tables tournantes, parlantes, force fut donc aux savants des académies d'expliquer la cause de ces phénomènes si variés.

Examinons la valeur et la concordance de leurs démonstrations scientifiques.

M. de Gasparin prétend que ces phénomènes sont dûs à l'action d'un fluide mis en mouvement par la volonté des opérateurs.

Babinet dit (*Revue des Deux-mondes* 1854 p. 408, 409) que ces causes sont dues « aux petites impulsions individuelles de tous les opérateurs, » nous ne pouvons pas comprendre que de petites impulsions individuelles frappent dans les murs, fassent sauter des tables.

Enfin, un professeur de clinique médicale à l'université de Buffalo, en Amérique, vint au secours des illustrations savantes de notre belle France pour nous dire que « ces bruits sont dûs à la contraction des muscles agissant volontairement sur les articulations mobiles du squelette. »

Cette révélation stimula si énergiquement les savants des académies qu'ils sortirent de leur apathie habituelle et le fameux Royer, dans son compte rendu des séances de 1854 (n° du 12 juin p. 1063), rapporte « on s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps, de certains bruits attribués à de prétendus esprits frappeurs, et notre célèbre confrère, M. Chevreul, a publié sur ce sujet un travail remarquable dans le *journal des Savants*, mais aucunes expériences directes n'avaient été instituées soit en Allemagne, soit en France, en vue des explications de ces bruits, avant les observations de M. Schiff de Francfort-sur-le-Mein, et il a démontré expérimentalement que, tel bruit peut être produit par le déplacement réitéré du tendon du muscle long péronnier dans la gaine dans laquelle il se glisse

en passant derrière la maléole externe.... en effet, Schiff est parvenu à produire sur lui-même le phénomène. »

A ces mots, le célèbre Schiff, hors de lui, rêvant déjà sa statue à côté de celle de Bichat, rassembla aussitôt les illustrations académiques, et dans le sanctuaire même du progrès, il monta sur une estrade, et ce nouveau paillassé scientifique s'escrima à faire craquer sa jambe « et ce mouvement, dit le docteur Berigny (*Messenger de Paris* 1859), était assez distinct pour être entendu à plusieurs mètres de distance. »

Aussitôt après la représentation, toute cette assemblée des princes du savoir et des découvertes, poussa un hurra frénétique d'applaudissements en l'honneur de l'Allemand Schiff, qui daignait venir à Paris exhiber gratuitement, sans doute, sa docte personne, pour prouver à l'humanité que, ces coups qui retentirent dans toutes les parties du monde civilisé, ne sont que l'œuvre de charlatans, qui s'étaient entendus tous à la fois pour mystifier le public, et agiter ainsi les savantes cervelles des académiciens. Un nouveau champion, M. Jobert de Lamballe, pris d'un vertige effrayant, à force de recherches et de labeur, finit par découvrir que ce n'était pas, comme le prétendait l'Allemand Schiff, le long péronier qui était le moteur de tous ces bruits, mais bien le court péronier latéral droit.

Ce savant, trop fatigué sans doute par le travail que lui avait donné cette découverte, ne s'exhiba point; c'est dommage.....

Velpeau paraît à l'horizon, pour dire, dans *l'Abécaille médicale*, 1859 : « J'ai vu une dame qui, à l'aide d'un certain mouvement de rotation de la cuisse, produisait ainsi une sorte de musique. »

M. Jules Cloquet, à son tour, prétend que ces bruits peuvent se produire dans toutes les parties du corps.

Le *Journal de Paris* s'écrie à son tour :

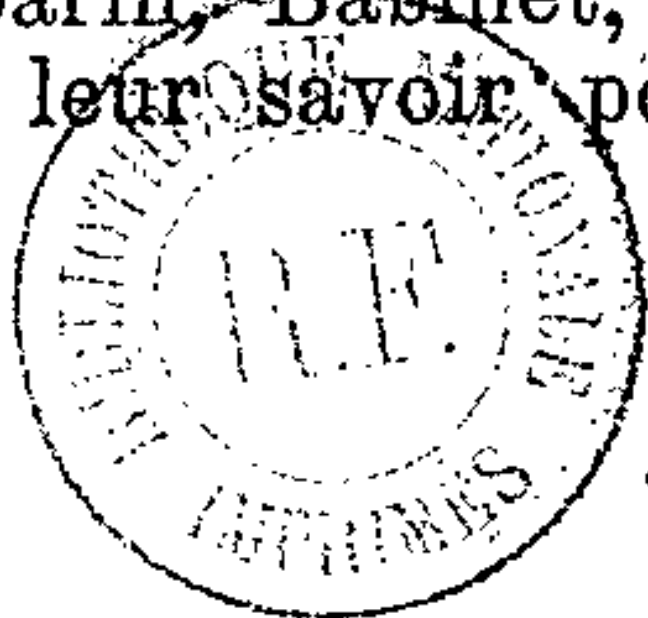
« Surexcité par ces faits intéressants, auxquels prenaient part toutes les personnes qui assistaient à cette séance, ce qui n'est pas commun à l'Académie, M. Jobert de Lamballe a complété sa communication, en disant que des individus, par un exercice soutenu, ont pu exécuter des airs mélodiques, *la Marseillaise*, *la Marche bavaroise*, etc., avec une régularité parfaite, par la seule action des péroniers. »

Comme chez Nicolet, de plus en plus fort.

Les savants étaient dans la jubilation; tout ce qu'il y a de criard dans la masse des médiocrités scientifiques se mêla à eux pour applaudir aux succès de cette parade des pîtres de la science, et le public attendait, à la porte de la baraque académique, qu'une de ces illustrations vînt enfin lui donner le joyeux spectacle de se déhancher, se tordre les reins, les jambes, etc., pour exécuter les airs de *la Marseillaise*, *Au clair de la Lune*; les artistes musiciens, les facteurs d'instruments étaient déjà dans la consternation.....

Mais le public attendit en vain, car aucun de ces messieurs les académiciens, pas même le dernier des infirmiers, ne travailla sa savante personne pour devenir un homme-orchestre. M. Jobert de Lamballe fut le seul qui prouva quelque manifestation digne de faire réfléchir les savants : il devint fou, enfermé dans une maison d'aliénés, et pas un de ses collègues des académies de toutes sortes ne put lui apporter la guérison; il en mourut.

Les académiciens Gasparin, Babinet, Velpeau et C^{ie}, avaient épuisé tout leur savoir pour, enfin,



avoir raison des prétendus esprits frappeurs. Pour donner plus de valeur à leurs assertions, ils avaient exhibé tous les paillasses érudits dans l'art de la dislocation; le célèbre Schiff, courbaturé, ne tenait plus sur ses jambes, en avait assez, et aucun de ces grands maîtres n'avait voulu mettre sa savante personne en évidence pour représenter l'homme-orchestre Babinet-Cloquet. Le fougueux Jobert de Lamballe en étant devenu fou, cela avait sans doute donné à réfléchir pour les illustres cervelles de ses confrères des académies, qui ne purent corrompre à aucun prix un de ces prétendus compères des quatre parties du monde, qui, par une joviale distraction de faire croire aux revenants, en se faisant craquer les muscles pour frapper l'imagination des simples; et les tables tournaient et sautaient de plus belle, des coups frappés retentissaient de toutes parts plus forts que jamais, depuis la loge du portier jusque dans le salon du financier, et les savants commençaient à devenir ridicules devant le public, quand un nouveau bruit se fit entendre dans le sein de l'académie des sciences : c'était Babinet qui, hors de lui, se levait de nouveau de son siège académique, ouvrait les portes de ce sanctuaire des *inventions*, pour dire à ce public ignare, qui croit en Dieu et aux esprits (*Revue des Deux-Mondes*, janvier 1854) « il suffit de jeter un coup d'œil sur l'effet qu'a produit dans les vastes provinces de l'Union américaine une manifestation, dont l'origine a été le jeu d'un enfant ventriloque, qui s'amusait par des coups en apparence frappés aux murs, à la porte, etc. »

Babinet avait fini son boniment; le public croyait entrer dans la loge scientifique pour entendre des médecins ventriloques; point du tout, Paillasse glisse derrière le rideau, disparaît aux huées de la

foule, qui ne peut comprendre que de tels bruits soient provoqués par des enfants ventriloques, et se demandait pourquoi ce savant n'en avait pas amené un pour donner un spectacle à l'instar du célèbre Schiff.

Toutes les sommités qui ornent les académies de toutes sortes, courbaturées, avaient fini leurs fantasmagories; le public avait reconnu leur incapacité, et reconnaissait que chaque théorie nouvelle venait démentir la précédente, et chaque fois une hilarité formidable était le prix des labeurs de ces illustres académiciens, et les tables, non-seulement continuaient de tourner et de frapper, mais finirent par parler, et dirent que c'étaient les esprits de nos amis, de nos parents, qui avaient vécu sur la terre, qui étaient les moteurs de tous ces bruits, firent ensuite écrire, dessiner des médiums, et leur dicter une philosophie qui devait donner raison à toutes les plaisantes démonstrations des académies scientifiques, médicales et théologiques. Aussitôt que Rivail, sous le pseudonyme d'Allan Kardec, Piérart, le baron de Guldenstube, etc., etc., à la suite d'observations sérieuses, eurent rassemblé assez de documents médianimiques pour publier des livres et journaux, qu'ils établirent un corps de doctrines palpables à la raison, toute l'illustre phalange des esprits forts, les académiciens en tête, poussa un hurlement formidable, cria à Charenton, avec Jobert de Lamballe, les fous, les illuminés, qui croyaient semblables impossibilités, attendu qu'il n'y avait point de Dieu et encore moins d'esprits; qu'après notre mort, nous n'étions que pourriture et fumier, et aussitôt les portes de l'académie de médecine s'ouvrent de nouveau à deux battants, et parut, aux yeux de la foule, non pas un homme ordinaire, mais, cette fois, un savant docteur, nommé Lelut. Ce nouvel oracle ne venait pas se

présenter devant le public comme ses prédécesseurs ; lui, ne réclamait point d'acrobate du genre de Schiff ; point d'homme-orchestre, point de ventriloque Babinet ; tout cela était usé, et n'avait rien prouvé ; mais, lui, tenait à la main un livre sorti de sa savante cervelle, livre qui avait pour titre : *Démon de Socrate*, où il donnait la preuve que Socrate, Swedenborg, Jeanne d'Arc, etc. « étaient atteints de la folie sensoriale. » Ce curieux guignol du savoir, qui n'eut pas même l'honneur d'un ricanement du public, se retira derrière la toile qui cache aux profanes ces fantômes du progrès scientifique.

Ce célèbre médecin, qui certifia dans son livre que Socrate, Swedenborg, Jeanne d'Arc, etc., étaient des fous, traitait de même tous ceux qui croyaient en Dieu, en l'immortalité de l'âme et aux esprits, tels : Orphée, Hermès, Phidias, Homère, Eschyle, Hippocrate, Sophocle, Platon, Aristote, Archimède, Euclide, Pythagore, Confucius, Lucrèce, Plaute, Tacite, saint Paul, Jean de Pathmos, Pélage, Juvénal, Euripide, Virgile, Polype, Térence, Cratippe, Horace, Guttenberg, Christophe-Colomb, Luther, Michel-Ange, Raphaël, Copernic, Galilée, Rabelais, Calderon, Roger Bacon, Cervantes, Rembrandt, Descartes, Kent, Piranèse, Beccaria, Montgolfier, Washington, Mesmer, Deleuze, Plutarque, Pausanias, Philostrate, Buffon, Cuvier, Jean Raynaud, Lamartine, etc., etc., etc.

Pour Lelut, médecin, toutes ces illustrations dont les générations s'honorent, sont des fous atteints de la folie sensoriale. Or les magnétiseurs, les magnétisés, les spirites sont des fous bons à mettre à Charenton.

Ce divertissant Lelut est aussi fort que le fameux Lauréat de l'académie des sciences, Mabru, qui vient de nouveau, la tête haute, sur l'estrade de la baraque scientifique, agiter à son tour d'une main crispée, un

livre qu'il a baptisé les *Magnétiseurs peints par eux-mêmes*, où il dit : « Comme tout le monde ne sait pas faire le ventriloque pour faire parler les morts on modifia de cent manières différentes le moyen d'évoquer les morts et de converser avec eux ; la gloire des académies est d'avoir repoussé de telles turpitudes. »

Nous demandons au Lauréat Mabru, si, quand la première locomotive fut présentée, c'est à la gloire des académiciens que, M. Dupin répondit au nom de ses collègues, les académiciens, que, non-seulement la locomotive n'entraînerait pas, mais que ses roues tourneraient follement sur place.

Nous demandons à Mabru si c'est à la gloire des académies que ce même infailible Dupin conseilla au nom de ses collègues, *toujours*, à l'inventeur du télégraphe électrique de s'associer avec un marchand de jouets d'enfants.

Vous êtes bien célèbre Mabru, aussi fort que vos collègues les docteurs Vanne, Chapon, Moulet et autres qui ont poussé des cris formidables contre la vaccine et accablé le docteur Jenner.

Si vous voulez savoir lauréats, Mabru, Lelut et consort, l'opinion de quelques célébrités médicales sur la valeur et l'efficacité du métier de médecin-chimiste, écoutez.

Ecoutez, messeigneurs, le docteur Munaret ; il va nous édifier sur les sentiments qui dominent les élèves de votre prétendue science médicale. Voici ce qu'il raconte à la page 470 du *Médecin des Villes et des Campagnes* : « A quoi me servirait d'étudier cet art conjectural ? me disait un jour un des colons du quartier latin ; j'ai cru qu'en le pratiquant l'on pourrait encore gagner de l'argent, de la considération... et j'ai dit : Va pour la médecine !... Si je me trompe, eh, bon Dieu ! il n'y a pas lieu de m'en dé-

goûter... Toutes les carrières sont d'une exigence... tandis que la médecine, oh ! parlez-moi de la médecine, de la joyeuse vie de carabin ! Quatre années à moi ; quatre années à Paris ! et ma liberté reconquise ; et le punch avec les amis, et la Chaumière... Aussi, je jure par la sainte et vénérable barbe d'Hippocrate, d'acheter régulièrement mes inscriptions au secrétariat de la Faculté, et de m'abandonner, durant un mois au moins, à tous les manuels qui doivent répondre de mes examens. Quant à ma thèse?... Une bouffée de cigare m'expliquera sa réticence... Jusqu'à l'époque où, revenu dans sa petite ville, les badeaux prirent sa morgue pour de la profondeur, et dirent à ses parents : Il faut que votre fils ait bien travaillé, car il est d'une maigreur !... Mais le papa, qui avait morcelé ses modestes revenus pour avoir un docteur dans sa famille, fut enfin obligé de prononcer devant l'ex-habitué de Musard les mots clientèle... de position dans le monde, d'établissement, etc., etc., etc. ; ce qui le réveilla de son court rêve... En ouvrant les yeux, il eut peur... en face de toutes les victimes qu'il allait sacrifier... Le dieu de l'argent cria plus fort que sa conscience : Des malades ! il te faut des malades !... De ce moment, le nouveau docteur intrigua, et il intrigue encore aujourd'hui : c'est le médecin qui travaille le plus de l'arrondissement !... Pauvre humanité ! d'après ce frère, juges-en tant d'autres ! »

Ecoutez le docteur Audin Rouvière, professeur d'hygiène, fondateur de l'Athénée-Royal, etc., etc., (*la Médecine sans Médecin*) :

« Le médecin sans malades, dit-il, qui veut acquérir de la réputation, passe la journée à analyser des maladies dont il a entendu parler, et que, par malheur pour lui, il n'a pu traiter encore ; il veut des

malades, il lui faut des malades... Grâce à son savoir-faire, il aura des malades; les journaux ne sont-ils pas là pour improviser sa renommée?... Il fera répéter plusieurs fois l'annonce de son ouvrage; il étalera une liste de grands personnages qui ont déjà souscrit; il fera porter à domicile sa quittance de souscription; s'il ne réussit pas par ces manèges, il faut avouer qu'il est malheureux dans son savoir-faire.

Viendra ensuite le médecin à la mode, s'insinuant dans les salons pour offrir des invitations de bals. Quoi! le sanctuaire d'Hygée transformé en salle à danser! Pourquoi pas? Terpsichore peut rendre à Esculape ses bienfaits avec usure. D'ailleurs, le docteur ne peut rien refuser aux instances de madame la comtesse, qui a besoin de distractions; elle est en faveur; elle l'a présenté chez la maréchale; il a eu l'honneur de dîner chez le ministre, et, si elle veut, elle peut tout obtenir. Il a déjà, à la vérité, deux belles places, des titres, des décorations, mais, qu'importe! il consent volontiers à intriguer pour en avoir encore. Afin d'arriver à son but, il accompagne madame à la promenade, au concert; il se condamne à dîner chez la comtesse** une fois par semaine. La femme de chambre est ravie du docteur; elle en reçoit tant de billets de spectacle! Monsieur le comte trouve toujours le docteur de son avis, les enfants aiment les bonbons; il n'est pas jusqu'aux croquignoles obligées, qui, apportées jadis pour l'épagneul gothique, ne le soient aujourd'hui pour le perroquet de madame; aussi, ce n'est qu'une voix: Ah! le bon docteur! Ah! l'aimable docteur! Peu lui importe que l'on dise le savant docteur; il sera assez savant s'il est aimable; car, réussir avant tout, même avant le savoir!

« Serai-je libéral ou royaliste? » s'écrie un troi-

sième, car il faut opter. Me voilà obligé, pour être appelé et consulté, de rendre mon opinion flexible, de me façonner une conscience, de devenir la mobilité même, de n'avoir nul sentiment propre, d'abjurer tout caractère fixe et cesser d'être moi...

« Il est tel malade qui prendrait le spleen, si on lui ordonnait *la Quotidienne*; et tel autre qui aurait une attaque d'apoplexie en lisant *le Constitutionnel*; aussi, y a-t-il une grande sagacité à apporter dans les ordonnances à prescrire... Il faut hurler avec les loups; je sors, aujourd'hui, de chez un malade entiché de vieilles idées; demain, j'entre chez un autre, entêté d'idées nouvelles; ne faut-il pas que je cède aux nécessités des temps, et que je me résigne aux circonstances? Non, je ne puis me trouver avec le docteur***. — ... Il a des opinions que je ne partage pas, et je ne puis, sans me compromettre, accepter cette consultation; si monsieur le duc le savait, ma disgrâce serait assurée. » Est-ce là du charlatanisme!

« Oserons-nous soulever un coin du voile dont se couvre ce docteur hypocrite, qui, par des dehors d'une fausse piété, cherche le moyen de parvenir en prenant le masque de la religion et de la charité, pour mieux en imposer à sa clientèle... Voyez-le dans les temples, l'air contrit, l'œil fervent, la béatitude sur le front, désirant attirer les regards des âmes pieuses, quelle sainte horreur n'a-t-il pas pour les faiblesses... des autres médecins? Associé aux hypocrites, parce que l'hypocrisie lui paraît une puissance, il prend le manteau de toutes les formes et de toutes les couleurs; il joue son rôle selon les lieux et le temps; ce qui lui a valu crédit, argent; avantages dont il sait jouir avec une béate humilité. Ses démarches ne seront pas infructueuses; il sait que madame la marquise entend la messe de

son curé. Assistons à cette messe; je parviendrai à me faire connaître des sœurs de la Charité; les sœurs m'introduisent dans le couvent des... Je deviendrai le médecin du bureau de bienfaisance; je serai condamné, à la vérité, à monter quelquefois au cinquième étage. Médecin obligé des habitants des mansardes, n'ai-je pas l'espoir de descendre au premier; et, dès lors, en faisant accroire au portier que je suis médecin du corps diplomatique, n'arriverai-je pas infailliblement au temple de la renommée et de la fortune?

« Que pourrions-nous dire de ce médecin musqué, aimable ignorant, se dirigeant sur la pointe du pied vers le boudoir de cette douarière? Il caresse en passant, d'un regard complaisant, la femme de chambre; il lui promet une consultation. Rien ne lui manque: la bague obligée, l'épingle au jabot, le lorgnon en sautoir, la tournure médicale moderne; il est complaisant adulateur de sa malade. Le docteur ici n'ordonne point; il contresigne les ordonnances de la dame, et sa physionomie fait semblant de penser. « J'aime mieux du tilleul, docteur. — Eh bien! soit; prenez du tilleul, belle dame. — Ah! pas de médecine noire, dégoûtante, docteur! Je préfère les grains de santé de la rue d'Antin. — Eh bien! soit; prenez des grains de santé. » Ce ton doux-reux, insinuant, mielleux, si voisin du ridicule; ce mélange de puérilités, de babil, de prétentions, de niaiseries, exerce un empire despotique sur l'imagination de bien des gens; ce charlatanisme n'en vaut-il pas un autre?

Continuons: « C'est, dit-il, dans le modeste asile du commerçant que l'influence du docteur, infatué de son mérite, exerce tout son empire. Là, il jouit d'une latitude indéfinie; plus de ces subordinationes à des caprices du grand monde; plus de ces conces-

sions faites à l'amour-propre du malade éminent; plus de maladies vaporeuses à combattre. Ici il ne passe pas par une porte cochère; il traverse le magasin pour monter à la chambre de la dame du logis; il fait le savant à peu de frais, il laisse l'intrigue des salons, il se conforme à la simplicité des localités; il promène, habituellement, ses regards sur tout ce qui l'environne, pour les reporter sur sa propre personne, avec un redoublement d'estime pour lui-même. Sa bouche exprime, par un sourire continuel, la satisfaction qu'il éprouve; il parle philanthropie, désintéressement, dénigre des malades opulents, parle de leurs exigences et surtout du peu de reconnaissance qu'ils ont pour leur médecin; il cite un fait qui lui est personnel et qui produit tout l'effet que le docteur peut en attendre. Rassurez-vous, monsieur le docteur, s'écrie le maître de la maison, nous n'imiterons pas ce grand personnage, vous serez bien payé ici, et, sans façon, combien vous devons-nous? Ah! mon cher monsieur, notre profession est trop honorable pour être mise à prix. J'ai fait cinquante-trois ou cinquante-quatre visites, à madame, et, par attachement pour vous, ma femme qui tient les registres ne les a portées qu'à cinq francs chacune, mais ne parlons pas de cela, je répugne à compter avec des malades que je soigne par pure affection, plutôt que par intérêt. — Votre affection, monsieur le docteur, m'honore infiniment; moi je ne suis pas comme votre grand seigneur; j'ai l'habitude de compter avec tout le monde, je croyais, réellement, que vous n'aviez pas autant fait de visites; je sais bien que vous avez eu l'extrême complaisance de venir dîner souvent; mais, madame n'est-elle pas convalescente? Allons, ne vous plaignez pas, monsieur, j'ai guéri votre estimable épouse à la mode, avec de l'eau gommée et des sangsues;

et cela est très-économique; vous ne pouvez me traiter comme une tête à perruque. Si, au contraire j'eusse employé l'ancienne méthode, quelle mémoire n'auriez-vous pas eu à payer chez votre apothicaire. »

Nous trouvons la preuve de ce qu'avance, avec autant de vérité, Audin Rouvière, dans l'annuaire de l'association générale des médecins de France, où il est consigné ce qui suit :

« A la deuxième séance du 2 novembre 1863, M. Bouchard de Saumur, rapporte, à la page 157, ce fait que : Le docteur Lasalzède, praticien des plus honorables de l'arrondissement d'Issoire, avait donné ses soins à un homme blessé dans une rixe et que cet homme régla, au docteur Lasalzède ses honoraires, par un paiement de 80 francs.

« Bientôt l'auteur des blessures fut condamné, par un jugement de police correctionnelle, et au nombre des frais qu'il eut à rembourser à sa victime, figuraient les honoraires du médecin; trouvant la somme trop forte, il cita le médecin devant le tribunal du juge de paix, lequel rendit un arrêt qui fixait ces honoraires à la somme de 50 francs. Ce jugement inique ne put être cassé, M^e Bosviel, que le barreau du Puy-de-Dôme consulta, à ce sujet, nous ayant répondu qu'un recours n'aboutirait pas, etc. »

Il est tout à croire que ce praticien, des plus honorables, était d'accord avec son client, sûr de ne pas payer la facture.

« La société de Saint-Quentin etc..... dans une quatrième affaire où est intervenu un jugement du tribunal de cette ville, dont un des considérants, fort extraordinaire, doit vous être signalé. Voici, en quelques mots, le fait qui a donné lieu à ce jugement :

« Un jeune et très-honorable confrère demandait

à un client la somme de 1,225 francs d'honoraires ainsi calculés : 76 visites, quatre ponctions de l'abdomen, chaque visite à 15 francs soit 1,140 francs, — pour un voyage, à Paris, nécessité, pour une consultation, pour ce malade, 100 francs, ensemble 1,240 francs, il avait reçu 200 francs, il réclamait 1,040 francs.

« Le client n'offrait que 330 francs. Procès, jugement dont voici les termes :

« Considérant, quant au nombre des visites, que le demandeur ne peut pas opposer au défendeur, comme preuve irrécusable, ses carnets, quelque bien tenus qu'ils paraissent être :

« Que n'ayant pas fait régler, par le défendeur, successivement ses visites, il s'est placé, par cela même, dans le cas de sa foi.... »

« Bref, le tribunal a réduit très-sensiblement, le nombre des visites et le chiffre des honoraires. »

Le tribunal, dans sa sagesse, avait compris que ce jeune et très-honorable médecin avait compté ses invitations à dîner et que 76 visites, 4 ponctions avaient nécessité, sans aucun doute, tout un arsenal complet de drogues et poisons de toutes couleurs et que quand le malheureux patient recevrait le mémoire de l'apothicaire ce serait bien autre chose.

Il aurait été curieux, pour l'édification du public, et à la face de ce troupeau médical parqué dans cette enceinte, que le professeur Broussais présidât, en ce jour, cette assemblée, et qu'il se fût remettre les ordonnances du médecin et le mémoire de l'apothicaire : c'est bien là qu'il se fût écrié de nouveau, comme dans son *Examen des Doctrines médicales*, cité plus haut :

«... Que l'on contemple les suites de cette torture médicale, les agitations, les tremblements, les convulsions, les délires frénétiques, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés, etc., etc. »

Au sujet de ce « jeune et très-honorable confrère, » dont on tait le nom, qui fait subir quatre ponctions à son malheureux client, le traduit devant les tribunaux, parce qu'il ne lui paie pas soixante-seize visites 15 francs la pièce; il est tout à croire que ces messieurs seraient indignés et applaudiraient à la décision des juges.

« Il me reste à peindre, continue de dire Audin Rouvière, le médecin consultant depuis telle heure à telle heure; et, pour tel praticien, cette médecine sédentaire est quelquefois l'indemnité de la nullité de la clientèle: il fait dans son cabinet, de la médecine à l'heure, comme d'autres en font à la page. Ce serait fatiguer les regards de mes lecteurs que de divulguer le spectacle des consultations absurdes d'un certain Esculape dégénéré, qui exerce une espèce de sortilège par sa prépondérance ridicule sur de crédules malades, en trouvant au fond d'une fiole d'urine tous les maux présents et futurs...

« J'accepte rarement des dîners en ville, dit ce médecin inoccupé; mes malades avant tout. S'il consent à paraître à table, il a bien soin d'arriver après le potage, en disant qu'il est harassé, qu'il vient de parcourir la ville et les faubourgs, et s'échappe après le dessert, en s'imposant la privation de prendre le café, que sa gouvernante a préparé pour lui.

« Avec de l'intrigue, vous arriverez. Prenez un ton affirmatif, surtout; méprisez le doute, tranchez; ayez une volonté forte, pour avoir un genre à vous: vos absurdités même paraîtront des oracles; faites

durer les convalescences; ne soyez jamais de l'avis de vos confrères; ayez seul raison, et puisque votre talent se borne à plaire à des valets de chambre, à faire une ordonnance symétriquement calculée avec des signes inintelligibles... soyez trivial, faux, bizarre; soyez dogmatique, soyez même académique...»

« Maintenant, dit un autre, je devine comment le malade veut être traité avant de savoir comment il faut le guérir. Les innovations médicales, les procédés nouveaux, les découvertes modernes, voilà ma médecine à moi : j'administre l'iode, la morphine, l'acide hydro-cyanique; ce n'est plus l'émétique, mais bien le tartrate antimonié de potasse. Pour moi, tout m'est connu; je suis le médecin d'autrefois ou le médecin d'aujourd'hui, *ad libitum* : le résultat est le même. Une fièvre maligne ou une fièvre ataxique; et, pourvu que ce soit une fièvre, n'importe! le nom nous est indifférent. En disant ces mots, il montre sa tabatière en or, donnée, dit-il, en cadeau par un riche banquier. Il sait bien que tout cet échafaudage de mots influe sur le vulgaire; il sait bien que l'artisan a besoin qu'on lui en impose, et qu'il ajoute foi à la science lorsque son oreille a été frappée de mots qu'il ne comprend pas.

« Osons pourtant tracer encore, avec des couleurs qui lui conviennent, le médecin des eaux minérales. Il habite Paris en hiver; pendant son séjour, croyez-vous qu'il perde un temps précieux à compulser les bibliothèques? Il n'y trouverait pas de clients. Un soin bien plus important l'occupe : c'est de déterminer des amateurs à faire le voyage des eaux, dont il est l'inspecteur. Revenu sur son terrain, à son domaine cheri, il ne voit, il n'ordonne que sa panacée universelle. Peu lui importe que les principes minéralisateurs soient alcalins, ferrugineux,

sulfureux, gazeux ou salins... il connaît ses eaux, et ses eaux avant tout. L'un ne voit que maladies cutanées; l'autre, que des vices dans le sang, ou des atteintes nerveuses. Celui-ci ne s'occupe que d'obstructions; il soumet son malade à se laisser palper sur un canapé; il fait semblant que le tact lui a découvert des symptômes qui avaient échappé aux médecins de Paris, qui lui ont conseillé les eaux : c'est un vice organique; vous avez été mal traité, dit-il avec assurance. Hélas! que peut lui apprendre le tact? Sa sagacité est impuissante, et la nature n'a-t-elle pas dérobé à tous les physiologistes les documents qu'il assure lui être familiers? N'importe! son intérêt passe avant les considérations personnelles; il lui faut des buveurs d'eau, et surtout des Parisiens en calèche. Il sollicite les médecins, ses amis, de lui envoyer des malades. « Ah! si une princesse daignait honorer nos eaux de sa personne, ma fortune serait faite; les titres, les décorations, couronneraient de zèle que j'ai montré pour mon établissement thermal; nous serons flattés de vous recevoir à Enghien, dit celui-ci au chef de division, au chef de bureau du ministère, et même au modeste employé; puisque vous ne pouvez vous éloigner de Paris, vous trouverez des logements analogues à votre fortune; vous jouirez des délices de la vallée de Montmorency. Ne croyez pas que les eaux des Pyrénées valent mieux que les nôtres. » Voilà les rivalités établies. Le médecin des établissements thermaux lointains allègue d'autres motifs : « Le mouvement du voyage vous est indispensable; vous aurez la vue d'un site charmant; le pays est économique, nous y faisons bonne chère, nous y donnons des bals, des concerts, presque tous les jours; vous vous y amuserez; vous avez besoin de quitter Paris, d'avoir des distractions; nos bains ont reçu, grâce à

mon crédit, à mes sollicitations, des améliorations que mon prédécesseur avait négligées. Nous vous ferons administrer des douches aussi bien qu'à Tivoli. » Le malade part. S'est-il amusé? Non. Est-il guéri? Non. Il a dépensé beaucoup d'argent. Jean s'en est allé comme il était venu; il revient dans ses foyers avec sa maladie; il est même plus indisposé qu'auparavant, car M. le docteur Fedoré n'a-t-il pas fort judicieusement remarqué, dans un de ses ouvrages, que les eaux minérales ne guérissaient personne, et que les malades de Strasbourg, qui faisaient le voyage de Baden en revenaient plus malades qu'avant leur départ. Cette branche d'industrie n'a pas échappé au mordant Guy-Patin, qui en fait justice de la manière suivante : « Pour ce qui est des eaux minérales, je vous dirai que je n'y crois guère, et n'y ai jamais cru davantage; maître Nicolas Pietre m'en a détrompé... Fallope les appelle un remède empirique. Elles font plus de c..... qu'elles ne guérissent de malades. Elles sont plus célèbres que salubres. Je m'en tiens à l'expérience journalière, comme aussi à l'autorité d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien, qui les ont improuvées. » (Lett. COCLXVII, p. 96, t. III). Ces eaux peuvent servir, après que le malade est très-bien purgé et vidé. On s'en peut néanmoins passer très-aisément. Aussi, arrive-t-il souvent que ce remède n'est qu'une amusette, pour occuper les convalescents, qui se plaisent à la nouveauté et à la diversité des remèdes. Plin l'a fort bien dit, lorsqu'il parle des médecins qui charlatannent leurs malades. Ce sont de fortes lessives, qui échauffent et dessèchent les entrailles, au lieu de les nettoyer simplement et doucement. » (Lett. LXXVII, page 214.)

Inclinez-vous, courbez l'échine; Mabru, devant ces hommes, qui ont eu le courage d'avouer l'incapa-

cité, la jonglerie, le charlatanisme de la coterie médicale.

Si nous voulons nous assurer du peu de crédit de vos glorieux docteurs et de la façon dont ils sont traités, aussi bien par les juges, par les avocats, ainsi que par le public, ouvrons, au hasard, une année de *l'Annuaire de l'Association générale des Médecins de France*, de l'année 1863, le docteur Bouteillier, secrétaire général du département de l'association de la Seine-Inférieure, dans son compte rendu, s'exprime ainsi :

« L'exercice illégal de la médecine cause un tort infini aux médecins, etc., etc.... Veut-on, au moins, tenter de détruire le fléau ? Car le premier élément qui vient à manquer, c'est la coopération du confrère lésé ; il veut rester dans l'ombre, parce qu'il sait que le bon public prendra le parti du délinquant, etc., etc... à la page 77. »

« On n'accusera pas l'association de la Seine-Inférieure de s'être lancée à la poursuite des rebouteurs et autres avec un empressement irréfléchi. Elle se fait gloire au contraire de n'être intervenu dans un procès qu'après avoir pris toutes les précautions dictées par la sagesse ; elle n'a plaidé qu'une fois ; elle ne sait trop si elle doit se louer de cette campagne. Que l'on en juge !!!

Un rebouteur de Londignères a tant fait, qu'un beau jour, M. le juge de paix du canton et M. le procureur impérial l'ont amené en police correctionnelle. M. Diligence, médecin à Londignères, et M. Ternisier, médecin à Toucarmont, n'ont pas craint de se porter partie civile à l'audience ; je dis *n'ont pas craint*, parce que la population de la contrée a, dès le commencement de l'affaire, pris fait et cause pour le délinquant, qui comptait parmi ses plus chauds par-

tisans tout ce que le pays renferme de personnes nobles et de hauts dignitaires. L'irritation se manifestant à l'endroit de nos confrères était telle, que quelques membres du bureau de notre association, MM. Vingtrénie (président de la Société), Flaubert (vice-président), et moi, Bouteillier (secrétaire), ont dû se porter partie civile avec eux contre l'accusé. Ajoutons que nous avons pris pour défenseur M. Denoyelle, avocat de Neuchâtel, qui ne le cède en talent à aucun autre.

L'affaire a été appelée au tribunal de Neuchâtel. M. Diligence, entendu, non comme témoin, puisqu'il se portait partie civile, mais seulement à titre de renseignement, a raconté des faits accablants pour le rebouteur; puis, sont venus les témoins, qui n'ont pas osé parler, et ont atténué le plus qu'ils ont pu tout ce qui était de nature à amener une condamnation. — En pareil cas, il en est toujours ainsi; on voit même souvent des médecins balbutier et craindre de se prononcer contre le coupable.

M. le président du tribunal cherchait, avec la plus grande impartialité, à faire naître la lumière: il procédait aux interrogatoires de manière à ne pas favoriser un parti plus que l'autre. Dans beaucoup de procès de ce genre, le président n'est pas aussi juste, et le pauvre corps médical est quelque peu sacrifié par lui. Je crois pouvoir m'exprimer ainsi sans manquer de respect envers la justice.

M. le procureur impérial s'est montré également on ne peut plus bienveillant pour tous; mais, obéissant au cri de sa conscience, il a soutenu énergiquement la prévention. Il a fait nettement articuler que, dans ces sortes d'affaires, les témoins ne veulent jamais parler. — Ne l'oublions pas, messieurs. — Mais arrivant à la question de partie civile: il a soutenu que des dommages-intérêts étaient légitimes.

mement dûs, non-seulement à M. Dilligence, médecin de la commune et du canton dans lequel exerçait le délinquant, mais encore à M. Ternisien, médecin d'un canton voisin, et aux trois médecins de Rouen, qui auraient pu être appelés en consultation auprès des malades.

M. le procureur impérial a dit que ces trois derniers étaient recevables comme praticiens, comme individus distincts, et qu'ils le seraient encore comme faisceau émanant de l'association. En un mot, M. le procureur impérial ne pouvait être plus favorable à la cause des médecins; il a été aussi loin, certes, que leur éloquent avocat.

Qu'a fait l'avocat de l'accusé? Il s'est moqué des médecins, comme le font tous les avocats en pareil cas; il a beaucoup égayé l'auditoire, qui, évidemment, était porté pour son client, et qui, à plusieurs reprises, a vivement applaudi l'orateur par ses rires significatifs.

L'avocat du corps médical, M. Denoyelle, a prononcé une plaidoierie des plus remarquables, et, s'il est vrai de dire que jamais l'association ne trouvera un président plus bienveillant, un procureur impérial d'une opinion plus conforme à nos intérêts, il est tout aussi vrai de dire que jamais elle ne trouvera un plus habile défenseur.

Eh bien, malgré toutes ces circonstances, le rebouteur n'a été condamné qu'à 90 francs d'amende envers l'Etat (six contraventions bien établies, à 15 francs l'une; total, 90 francs), à 25 francs de dommages-intérêts envers M. Dilligence, et aux dépens. M. Ternisien, qui exerce dans le canton voisin, a été débouté de son action comme partie civile. MM. Vingtrinier, Flaubert et Bouteillier, ont eu le même sort; je me trompe, messieurs; pour ma part,

j'ai eu quelque chose de plus : j'ai été, en sortant, bafoué par l'auditoire ; le condamné a peut-être été porté en triomphe ; je ne suis pas resté pour être traîné derrière son char ; mais ce que je sais, c'est que tout le pays s'est offert pour payer en son lieu et place, parce que la somme n'était pas forte : 90 fr. ; 25 malheureux francs à M. Dilligence, et quelques dépens. Du reste, si la peine pécuniaire eût été plus élevée, elle aurait été fournie par les plus riches du canton, nobles, titrés et placés.

En définitive, les médecins du pays ont été vaincus, et la dignité médicale a eu beaucoup à souffrir.

« Faisons le compte de l'association : il est vrai qu'elle a reçu de M. Dilligence les fameux 25 francs de dommages-intérêts, dont il a fait don à notre caisse ; il est vrai aussi que M. Denoyelle, avocat, n'a pas voulu accepter d'honoraires ; j'ajouterai même que le secrétaire de l'association, forcé d'aller à Neuchâtel pour assister à l'audience, n'a voulu recevoir aucune indemnité de voyage, logement, etc., etc. Mais jugez du résultat si M. Dilligence avait gardé les 25 fr., si M. Denoyelle avait demandé 4 à 500 fr. qui lui étaient dus au bas mot, et si la caisse avait payé le voyage du secrétaire !!!

« Votre commission, messieurs, ne se laisse pas décourager par l'issue de cette première affaire, mais elle a tiré un enseignement qui l'engage à conserver sa prudence et à ne jamais s'engager inconsidérément dans des procès qui absorberaient en une audience un capital si péniblement amassé. »

Nous partîmes d'un immense éclat de rire.....

C'est à ne pas croire, que *des savants* soient assez aveuglés de leur *savoir*, pour avouer que *l'irritation se manifestant telle*, parmi la masse, contre des nommés Diligence, Ternisien, médecin, que lui-même,

secrétaire général docteur Bouteillier, vint à leur secours, renforcé *de quelques membres du bureau, ces savants*, perdant sans doute la tête, car, *dans pareil cas*, ajoute le docteur Bouteiller, « on voit souvent des médecins balbutier et craindre de se prononcer contre le coupable. »

Et, malgré ce renfort scientifique, cela n'a pas empêché l'avocat du rebouteur de *se moquer des médecins comme le font tous les avocats en pareil cas*; ce qui a beaucoup égayé l'auditoire, qui, évidemment, était porté pour le rebouteur, qui avait, sans aucun doute, rebouté une foule de malheureux, que ces célébrités présentes à ce tribunal huées bafouées par tout un pays, avaient estropiés, et qui étaient présents, sans doute, à l'audience.

O Molière ! illustre Molière !!! Suivons ce diafoirucisme scientifique. A la page 247 de la même année, le docteur Gigon, du département de la Charente, jette ainsi son cri d'alarme : « L'année dernière, on nous avait annoncé que des poursuites étaient dirigées par le parquet contre quelques médicastes de rebouteurs, tels que Molinier, Feniou, la femme Martinet, dite Petas; une enquête a été, en effet, commencée, confiée au commissaire central, après que nous avons eu fait une démarche en corps près de M. le procureur impérial; nous attendions les poursuites du parquet pour nous porter partie civile (le bureau), ainsi que quelques autres membres que nous avions prévenus; mais les poursuites n'ont pas abouti, et notre bonne volonté n'a pas eu d'emploi.

« Depuis ce temps, le sieur Feniou a continué le cours de ses exploits... » Toutes les fois, continue de dire ce médecin tout en larmes, que mon attention se dirige sur ce sujet, il m'est impossible de ne pas être frappé d'étonnement pour l'inqualifiable stupidité du public et l'effronterie des charlatans

qui l'exploitent. » Rappelez-vous, docteur Gigon, du département de la Charente, que le professeur Broussais, de Paris, place votre science médicale « sur la ligne de l'astrologie, de la superstition, et de tous les genres de charlatanisme. » Salut, petit Gigon, à la parole du grand Broussais !

A la page 350, dans le discours du docteur Bouchard, de l'arrondissement de Saumur, nous lisons les jérémiades suivantes :

« ... Depuis l'année dernière, votre commission administrative s'est occupée de charlatanisme d'une manière très-active, et cependant nous n'avons pas obtenu le résultat que nous aurions désiré, et, s'il faut tout dire, l'autorité judiciaire ne nous a pas soutenus suffisamment et nous a fait défaut. Sur trois rebouteurs qui ont été cités en police correctionnelle, un seul a été condamné à 15 francs d'amende : c'est le sieur Petau, de Bourgeuil, et cela parce qu'il a avoué son délit. Quant aux deux autres, les sieurs Louriou, de Genne, et Bompas, de Doué-la-Fontaine, ils ont été renvoyés de la plainte, les témoins que nous avions fait assigner ayant nié les faits. Quand l'audience fut terminée, plusieurs de ces témoins avouèrent qu'ils ne voulaient pas témoigner contre *des personnes qui leur rendaient tant de services.* »

A cette occasion, je ne vous laisserai pas ignorer qu'un de nos confrères, M. le docteur E., s'étant associé avec le sieur Louriou, nous lui avons demandé des explications à ce sujet : il a préféré donner sa démission que de nous répondre.

« Vous parlerai-je (continue de dire ce savant) des religieuses établies dans les communes, pour faire l'école et visiter les pauvres ? Vous savez tous, mes chers confrères, qu'elles sont la plaie de notre

science et de notre profession; les empêcher de faire de la médecine *payante* est une question très-difficile et très-délicate... »

Il est certain que toute cette boutique médicale est de plus en plus bafouée et déconsidérée, pourchassée jusque dans les villages, qui ont recours à des sieurs Petau, Louriou, Bompas, contre lesquels personne ne témoigne aucun méfait, renvoyés blancs comme neige, convaincus des cures qu'ils obtenaient tous les jours, avouées par les témoins, qui, disent-ils, « *ne voulaient pas témoigner contre des personnes qui leur rendaient tant de services,* » et, à la bonte des médecins, un des leurs, dont il ne cite pas le nom, ne craint pas d'abandonner leur société bafouée pour « *s'associer avec le sieur Louriou.* »

Ce qui nous étonne, c'est cette imbécillité médicale qui descend jusqu'à discuter, plaider la cause de leurs industriels, métier de fraude, avec de simples paysans, de bonnes vieilles femmes, qui leur rient au nez; ce qui nous surpasse, c'est l'entêtement de ces ex-viveurs du quartier latin, qui se démentent comme des possédés contre de braves gens, illettrés le plus souvent, tels que des Molinier, Feniou, Louriou, femme Martinet, dite Petas, etc., etc., braves gens qui, par les guérisons nombreuses qu'ils opèrent, ont gagné la sympathie du public qui a été si mal traité par la médecine officielle. C'est bien ici le moment de nous écrier, avec le célèbre Audin Rouvière (*la Médecine sans Médecin*)... : « Non, non, messieurs *les graves docteurs*, vous qui tâchez, avec tant de soin, d'anathématiser tout ce qui ne rentre pas dans le cercle de vos coteries, de ne point recommander les remèdes qui ne font point partie de vos formes médicales pour se rapprocher de la simplicité de la nature, ce n'est point par vos récriminations, mais dans des actes, que vous devez réfuter la

pratique de ces hommes. Faites mieux qu'eux, et vous n'aurez pas besoin, pour vous faire croire, de prodiguer avec tant de profusion les épithètes injurieuses.

... Quoi ! c'est au pied du lit de ce mourant, que vous seul avez soigné, que vous déclamez contre ces prétendus charlatans... Quoi ! c'est auprès de ce valétudinaire qui languit depuis quinze ans entre vos mains, que vous dénoncez. »

Écoutons encore le docteur Frappart, dans une de ses lettres sur le magnétisme, adressée à M. Arago, aux docteurs Broussais, Bouillaud, Donné, Bazille, Douillet, 1839, 1840, 1841 :

« J'ai, leur écrit-il, un profond dégoût de la médecine et des médecins : votre science est dans l'anarchie, votre profession dans la décadence, votre métier est sur le bord de l'abîme ; vous n'avez point de corps médical, vous vivez dans l'isolement, dans le mépris les uns des autres ; la déconsidération vous envahit de toute part, vous êtes sans résistance comme sans puissance, et pourtant le moindre choc longtemps et courageusement répété achèvera de vous perdre. — Dans votre intérêt, songez-y, messeigneurs, ne vous occupez que des ulcères qui vous rongent, et ne m'obligez pas de les agrandir : vous savez bien que je le puis, car je connais les secrets de votre église. »

Suivons :

A la page 327 de *l'Annuaire de l'Association des Médecins*, 1863, le docteur Duclos (de la société d'Indre-et-Loire), dit dans son rapport : « Nous sommes tous les auxiliaires de la médecine illégale par nos dissensions intérieures. Il est vraiment difficile que le public prenne confiance en nous, quand nous ne cessons de nous témoigner, mutuellement une complète et absolue défiance... » Grâce à nos discor-

des, etc., etc., nous sommes tous d'ailleurs, il faut bien l'avouer, à des idées d'un autre temps sur ce que nous appelons les droits de la médecine. Facilement, nous inclinons à considérer le malade comme étant, en quelque sorte, la propriété du médecin, idée parfaitement fausse, dont les pays plus avancés que le nôtre ont déjà fait justice, et qui nous conduit à réclamer toujours le concours de l'autorité.

Erreur, profonde erreur.

L'autorité n'a rien à voir là. Si puissante qu'elle soit, elle n'imposera jamais à personne ce qui est l'unique et légitime raison d'être du médecin : je veux dire la confiance. Le médecin vraiment digne de ce nom n'exerce pas seulement ni surtout en vertu du privilège que lui confère son titre : c'est la confiance qu'inspirent son savoir et son caractère qui établit réellement sa situation. »

Le docteur N.-M. Chauvet, dans son livre de philosophie médicale, adressé à M. le professeur Trousseau, pages 11 et 12, s'exprime ainsi :

Qu'est-ce que la médecine ?

« L'art de guérir, dit-on, ou, pour parler plus exactement, de traiter les maladies. Quel est le sujet sur lequel cet art prétendu s'exerce ? — L'homme. — La médecine a-t-elle appris du moins à connaître l'homme, son sujet spécial depuis deux mille ans qu'elle disserte, discute, expérimente sur lui, appelant à son aide et mettant à contribution la nature entière ? — Non. — Connaît-elle mieux les instruments dont elle se sert pour atteindre son but essentiel, qui est de guérir ? — Non encore. — Enfin, sait-elle procéder à l'application de ses instruments, non pas selon cet art routinier si finement persiflé par Molière, mais selon l'art éclairé par la raison ? — Pas davantage. — Or, si la médecine ne connaît

ni son sujet, ni ses instruments, ni la manière de s'en servir, c'est-à-dire ni la maladie, ni le remède, ni l'art d'appliquer celle-ci, celle-là, qu'est-elle donc, grand Dieu?... une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême importance des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes, ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élève le savetier fort au-dessus du plus habile médecin.»

Le célèbre Bichat, professeur à l'École de Médecine de Paris, s'exprime ainsi dans son *Ant. gén., Consid. générales* :

« Il n'y a pas eu, écrit-il, en matière médicale, de systèmes généraux ; mais cette science a été tour à tour influencée par ceux qui ont dominé en médecine. Chacun a reflué sur elle, si je puis m'exprimer ainsi ; de là le vague, l'incertitude qu'elle nous présente aujourd'hui ; elle est peut-être, de tous les systèmes physiologiques, celui où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain. Que dis-je ? ce n'est point une science pour un esprit méthodique, c'est un assemblage informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoire, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la science de la médecine est rebutante ; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales, etc., etc. »

Saluez, Mabru, Lelut et C^{ie}, votre statue n'est pas encore à côté de celle de Bichat. Écoutez encore la gloire et la valeur de votre prétendue science.

« Consultez vingt médecins, » écrit le docteur

Audin Rouvière, ancien professeur d'hygiène (*la Médecine sans médecins*), « n'aurez-vous pas vingt avis différents? ne faut-il pas qu'il y en ait au moins dix-neuf d'erronés? car il n'est pas un seul de ces messieurs qui n'accuse son confrère d'ignorance; c'est à qui l'emportera sur ses rivaux... Dans ces vingt médecins, vous aurez le type de la foule des autres. »

A la page 6 de l'*Examen critique* du docteur Libert, ancien chirurgien des hôpitaux de Paris :

« J'ai été à même plus que personne d'apprécier l'insuffisance de la médecine et quelquefois ses fâcheuses conséquences; n'ai-je pas même vu, en effet, que les médecins qui mettaient en usage la pratique la plus active étaient ceux dont la feuille des morts était la plus garnie à la fin du mois; si l'exercice de notre art offre des chances si peu favorables entre les mains des praticiens les plus instruits et les plus consommés, que nous présentera-t-il, si nous descendons dans la pratique des médecins pris en masse? »

Le docteur Munaret (*Du Médecin des villes et des campagnes*, pages 485 et 470), dit :

« Depuis Hippocrate jusqu'à nous, que de discussions, d'études, d'essais! qu'ont-ils rapporté à la science? Une vérité par mille erreurs au plus, temps perdu à rêver de présomptueux et insensés systèmes, temps perdu à les combattre, temps perdu à les ressusciter sous un autre nom, etc., etc. Oh! que de temps perdu! »

Le docteur Peschier, de Genève, nous dit :

« La littérature médicale n'est donc plus qu'un nécrologe, elle n'enregistre donc que des décès, elle n'apprend donc plus au monde que le pourquoi et le comment les ex-malades sont morts. La médecine

se fait son procès à elle-même, les médecins impriment et affichent leur incapacité, ils proclament donc hautement, qu'il vaut autant si ce n'est pas mieux, quand on est malade, se confier aux soins de la nature que d'invoquer les leurs ; ils hâtent peut-être, car certainement ils n'arrêtent pas la mort. Voilà donc à quoi leur sert d'être savants : c'est-à-dire en deux volumes que les malades sont morts et dans quel état ils étaient après leur mort ; mais n'est-il pas plus déplorable que l'art de guérir ne devienne que celui de décrire des cadavres ? La médecine a-t-elle donc cédé la place à l'anatomie pathologique, et les hôpitaux sont-ils changés en salle de repos ? »

Dans ses lettres sur le magnétisme, le docteur Frappart, élève du fameux Broussais, rapporte : « Tous les vingt ans, au plus, il y a quelquefois deux systèmes dans la même école, si bien que, parmi les médecins sortis de la même école et ayant les mêmes systèmes, il n'y en a pas quatre qui puissent s'entendre au lit d'un malade. »

Continuons. Le docteur Marizon, président du conseil de santé de Londres, nous rapporte dans ses *Nouvelles Vérités médicales*, page 15 :

« J'en appelle, dit-il, à tous les hommes valides, comme à tous ceux qui ont eu le malheur de ne point l'être, et je leur demande si, en suivant les conseils et ordonnances des médecins, ils n'ont trouvé autre chose que déceptions et souffrances, et pourtant ceux-ci leur faisaient épuiser tous les trésors de la pharmacopée. Cette science n'a point de principes fixes, point de systèmes arrêtés ! Mais comment en serait-il autrement ? Est-ce en lisant dans nos universités, nos collèges, des traités remplis d'erreurs, de superstitions, de systèmes innombrables, d'opi-

nions qui se contredisent à chaque instant, ou qui ne se combattent que pour la gloire d'une existence éphémère ; est-ce en lisant de tels ouvrages qu'on peut arriver? »

COLLÈGE DE FRANCE

Médecine expérimentale

COURS DE M. CLAUDE BERNARD

*De l'Académie française, de l'Académie des Sciences de Paris
et de la Société Royale de Londres.*

LA MÉDECINE D'OBSERVATION ET LA MÉDECINE
EXPÉRIMENTALE

« »

..... « Eh bien, en 1847, lorsque j'inaugurais mon cours, voilà ce que je disais en commençant : « *La médecine scientifique, que je suis chargé de vous enseigner, n'existe pas. La seule chose qu'il y ait à faire, c'est d'en préparer les bases pour les générations futures ; c'est de faire la physiologie sur laquelle cette science doit s'établir plus tard.*

« En effet, la médecine, considérée dans son ensemble, renferme à la fois une science d'observation et une science expérimentale. La médecine d'observation fait l'histoire naturelle des maladies ; la médecine expérimentale fait la physiologie des maladies. Or, aujourd'hui, la science médicale existe

en tant que science naturelle ou d'observation, *mais elle n'existe pas encore comme science expérimentale...*

« La médecine expérimentale correspond à la thérapeutique, au traitement des maladies. *Aujourd'hui*, cette médecine *n'existe pas* : elle est plongée dans l'empirisme. Là, l'ignorant, le charlatan et le médecin instruit, se confondent plus d'une fois : de sorte que ceux qui se placent au point de vue du traitement des maladies ont vraiment raison de dire que leur médecine n'est pas encore une science...

« En général, la science ne sent le besoin de devenir active qu'après avoir été contemplative. Mais la médecine s'est trouvée dans un cas particulier, en ce sens que, dès son début, elle a été en quelque sorte forcée d'agir, parce qu'elle a compris tout de suite que son vrai problème c'était l'action. Si Pinel a pu définir la médecine en disant : « Une maladie étant donnée, trouver sa place dans un cadre nosologique, » il est évident qu'il posa ainsi un problème très-restreint, dont la solution pouvait peut-être satisfaire un nosologiste, mais qui devait être bien loin de contenter un vrai médecin, et surtout le malade...

« Cet état *boîteux* de la médecine, qui, en ce moment, n'est, en quelque sorte, qu'une *moitié de science*, explique les opinions contradictoires qu'on peut émettre sur son compte, et motive notre distinction d'une médecine d'observation, qui est constituée, et d'une médecine expérimentale, qui est encore une science à faire...

« Mais l'art expérimental, en physiologie et en médecine expérimentale, est encore dans l'empirisme le plus grossier, et il est de la plus haute importance d'introduire dans cette expérimentation une critique et une discipline rigoureuses, comme il

en existe dans les sciences expérimentales physico-chimiques.

» CLAUDE BERNARD. »

Nous espérons, messeigneurs, que vous ne nous accuserez point d'aller chercher nos assertions dans le domaine des médiocrités de votre métier ; or, que devons-nous penser, après toutes ces attestations d'hommes consciencieux et célèbres, de vos débats, de vos criailleries, de vos colères ?

Écoutez encore Audin Rouvière, ancien professeur d'hygiène, un des fondateurs de l'Athénée royal de médecine (la médecine sans médecin) : « Oserons-nous, s'écrie ce professeur, pénétrer dans ce sanctuaire de l'enseignement médical et dans ces assemblées académiques, reprendre le rôle d'observateur, pour exposer au grand jour le charlatanisme de ces oracles de la médiocrité, les intérêts personnels, les complaisances réciproques, les partialités intéressées ; enfin, la foule innombrable d'abus qui se sont glissés parmi les professeurs et les académiciens ?... Dirai-je cette condescendance coupable, cette indulgence intéressée dans la réception des candidats ? On ne pèse pas le mérite, on compte les récipiendaires ; hélas ! ne faut-il pas que cette branche d'industrie classique complète 15,000 francs au professeur ? Marie-Saint-Ursin, s'écriait, avec son style accoutumé : « Ils ont mis le bonnet doctoral à l'en-
« can, les diplômes à l'enchère, l'empirisme au con-
« cours, etc., etc. Faut-il rappeler ici les procédés
« de ce docteur qui va présider souvent les jurys
« départementaux ? Sa présidence a inondé la France
« d'officiers de santé, qu'on peut dire avoir été faits
« au poids de l'or. »

« Peindrai-je ici, » dit-il encore, « l'anxiété d'un malade inquiet sur son sort ? Il désire ajouter de

nouvelles ordonnances à celles qui n'ont pu le guérir. Les assistants demandent une consultation : ces paroles font pâlir le médecin, accoutumé à dominer dans la maison ; il redoute la présence de confrères dont il n'est pas aimé, mais enfin il les contemple avec une sorte de pitié bienveillante.

« Cette réunion d'êtres incohérents qui se détestent, il faut la subir ! voilà les passions en présence, le choc des amours propres, la jalousie de métier, la dissimulation concentrée, faut-il le dire en un mot, concurrence de charlatanerie. Comme ces discussions ne sont pas à la portée des profanes, il serait assez difficile, souvent, de connaître le résultat véritable de ce conseil médical....

« Le doyen d'âge dit qu'il s'agit de rédiger une ordonnance, de satisfaire un malade payant et patient qui attend, avec anxiété, leur décision. A ces mots les débats s'ouvrent ; l'un opine pour une vaste application de sangsues.... l'autre veut modifier et restreindre le nombre de ces vers dévorants ; celui-ci préfère une saignée copieuse ; celui-là réfute cette opinion et donne la préférence aux vésicatoires ; un autre est d'avis de l'adustion et veut employer le moxa ; un de ces docteurs opine pour la médecine expectante ; un autre pour la médecine agissante ; mais le plus jeune de ces docteurs préfère la médecine piquante et veut acupuncturer, avec ses aiguilles, le corps du malade ; la discussion s'échauffe, se prolonge, mais, enfin, après bien des débats ; il faut fixer l'irrésolution et rédiger une formule. Voulez-vous savoir le point qui les a réunis ? c'est de se demander : la maison est-elle bonne ? serons-nous payés ? »

« Nous demandons alors pourquoi le malade, qui a la faiblesse d'appeler à son secours plusieurs de

ces charlatans, n'exige pas qu'ils se consultent sur sa maladie et sur les moyens de le guérir, en présence de sa famille, de ses amis, s'il n'a pas, lui-même le courage d'entendre ce galimatias et, surtout, que ces messieurs ne mêlent pas du latin de cuisine dans leurs disputes, et parlent de façon à être compris de tout le monde, ce serai vraiment le moment de s'écrier, avec le docteur Frappart : *Médecine, pauvre science, Médecins pauvres savants, Malades, pauvres victimes.*

N'est-il pas douloureux d'entendre ainsi les plus célèbres médecins et professeurs de nos écoles avouer, avec autant d'effroi, l'impuissance de guérir, avec le secours de leur science, et plus encore, confesser que l'exercice de leur profession est des plus dangereux pour l'humanité, et que même, pratiquée par eux, elle y a semé la désolation et la mort.

Quelle sécurité, quel espoir doit avoir celui qui se confie à cette légion de médecins, dont nous venons, par la voix des célébrités de tous les âges, de tracer l'effrayant tableau.

De cette légion de médecins, dont le professeur Broussais nous signale les ravages à travers l'humanité. Incapacités qui pullulent aujourd'hui, aussi bien dans le palais que dans la mansarde, qui vont porter la désolation, la mort jusque dans les plus petits de nos villages. Incapacités qui cherchent tous les jours, par un charlatanisme honteux, à exploiter les malades et faire un trafic de leurs drogues empoisonneuses, jusqu'à descendre, par des associations ridicules avec des prétendus magnétiseurs, des somnambules, dont la plupart n'ont jamais eu aucun pouvoir ni aucune lucidité pour guérir, associations mercantiles, pour tromper le public trop crédule, qui ferait bien mieux de demander, à tous

ces industriels, pourquoi ils ne peuvent pas se guérir eux-mêmes, pourquoi leur prétendue science, pratiquée par les plus accrédités, les plus célèbres ne peut pas, plus qu'eux, les guérir et guérir les monarques, les grands seigneurs, les millionnaires qui ont, ceux-là, les moyens de payer des wagons de drogues, et la puissance, au son de leurs écus de faire accourir à leurs chevet les plus grandes réputations professionnelles.

Arrière cette corporation qui ouvre une carrière aussi vaste à des falsifications de toutes sortes, par des drogues toxiques (empoisonneuses), qu'elle laisse introduire jusque dans nos boissons journalières, accrédite et prône dans ses prescriptions, des aliments d'un composé factice, en dehors de la nature, qui amènent des maladies, altèrent notre santé, cause de la dégénérescence de notre espèce, dans le seul but d'alimenter l'industriel métier de médecin.

Ne voyons-nous pas, tous les jours, jusqu'où va l'ignorance de la majorité des médecins qui, non-seulement, accréditent les vins, les liqueurs, les aliments fabriqués, dénaturés avec des poisons, mais en font, eux-mêmes, un usage de tous les jours. Cette bestiale preuve de leur ignorance excite la risée du dernier des industriels qui possède la moindre recette de fabrication frauduleuses de boissons ou denrées alimentaires quelconque.

Le progrès, l'instruction, la civilisation, enfin doivent faire justice d'une semblable exploitation. Les temps sont arrivés où nous devons pousser un cri d'alarme à travers les rangs des humains, dévoiler les terribles conséquences des doctrines du matérialisme.

N'avons-nous pas vu ces pailles de la science s'avancer tour à tour sur le palier de l'estrade de

leur académie, s'exhiber publiquement pour détruire le charlatanisme du confrère de la veille pour en accréditer un autre.

N'est-ce pas avec terreur que nous avons suivi la barbarie de leur langage.

Nous les avons entendus ces lapons du savoir, traiter les géants de la pensée humaine de fous, parce qu'ils croyaient en l'immortalité de l'âme, parce qu'ils croyaient que ces milliers d'étoiles, de soleils qui ornent la voûte céleste étherée des cieux étaient l'œuvre de Dieu et non du hasard.

Petits singes ergoteurs, perdus dans ce coin sombre du splendide domaine de Dieu; un sens atrophié de votre esprit vous courbe grelottants sur les bancs vermoulus de vos écoles du hasard, sans songer que ce grand maître des mondes a gravé dans l'esprit humain, l'idée innée du rayon vital de l'âme, que vous cherchez, du fond de vos maladives doctrines, vainement à obscurcir; rayon fluide parfumé de sa miséricorde infinie qui inocule l'espoir dans les êtres, qui les guérit de leurs souffrances; fluide où resplendissent, dans un prodige d'amour, les légions de martyrs de la liberté, de la charité qui, radieux, scintillent devant l'autel resplendissant du Dieu des Dieux qui de ses flots de lumière inonde l'univers !!!

« Relevons-nous donc, lecteur, s'écrie le docteur Audin Rouvière. Je vous invite, comme Bacon, à ne point vous agenouiller devant des fantômes.

« Souvenez vous qu'il n'existe qu'une bonne école médicale, dirigée par un seul maître, la nature, et toujours la nature.

« Nous aurions à répéter que tout est dans la nature, et voilà pourquoi la chirurgie jette un si grand éclat, il n'en est pas de cet art comme de la méde-

cine, elle opère à découvert, tout est visible dans ses procédés.

« Honneur à la chirurgie ! honneur à celui qui pourra chasser le charlatanisme médical de l'ordre social, et le bannir à jamais du temple d'Hippocrate ! »

S'il est des vérités qui choquent fortement les préjugés de certains hommes, qu'il faille des temps considérables pour qu'elles puissent se faire jour à travers les routines des générations ; il en est une aussi qui ne saurait être mise en doute, car, on en retrouve les traces à travers les âges, soit par les écrits, les monuments, les croyances, telle a été cette faculté de guérir sans remèdes. Pour nous convaincre que cette pratique de la bienfaisance humanitaire, qui est une des bases les plus importantes du lien de la morale sociale, se perd dans la nuit des temps, s'est manifestée par les mêmes moyens malgré la prodigieuse différence des mœurs et des usages de ces âges du passé avec les nôtres, appelons à notre secours, pour rétablir la chaîne de sa mystérieuse transmission, le puissant témoignage de l'histoire :

Dans les premiers âges des temps des patriarches, temps où l'hymne d'adoration en l'honneur du créateur se récitait tout bas au foyer, chaque famille avait son guérisseur sans remèdes, par le fluide. Cette vérité ne saurait être mise en doute aujourd'hui.

Pour nous convaincre que cette facultée de guérir sans remèdes, par la force du fluide, a été pratiquée depuis les temps les plus reculés et chez tous les peuples sans distinctions de races ni de religions.

Regardons aux pages 34, 41, 51 et 52 de l'*Atlas des voyages de Sonnerat*, nous y voyons représentés

avec le geste de mains, des guérisseurs par le fluide les dieux de la trimourti ou trinité des indiens, personnifiés dans Brahma, Vichnou et Siva.

Les prêtres égyptiens avaient élevé des temples auprès des fleuves, sur les montagnes, des autels, des chapelles dans les bois, auprès des fontaines, en l'honneur de leurs dieux, de leurs divinités, faisant déjà de ces temps force réclames pour engager les malades à aller en pèlerinage, implorer ces fétiches pour recouvrer la santé; des prêtres, finirent par abuser de la crédulité du public pour faire commerce de reliques, de petites statuettes, de scapulaires, vendant des prières, de l'eau claire, qu'ils puisaient aux pieds des autels de leurs fétiches, organisant des fêtes dans leurs temples, avec des mises en scène grotesques, invraisemblables. S'inclinant et faisant de vaines cérémonies pour implorer ces divinités de bois ou de pierre.

Ils avaient élevé sur les bords du Nil, un temple à Héliopolis en l'honneur de Fhré ou Osiris, emblème du soleil, dans ce temple était placée sur un autel, Foooh ou Isis, emblème de la lune; les prêtres accréditant un souverain pouvoir de guérir à cette divinité. Ils la représentaient guérissant son fils Harus.

Suivant Louis Jacoliot (*la Bible dans l'Inde — vie de Iezeus Christna*), dit : quatre mille huit cents ans avant notre ère.

Iezeus Christna, rédempteur des indiens « ressuscitait les morts, guérissait les lépreux, rendait l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, partout soutenant le faible contre le fort, l'opprimé contre le puissant. »

« Les Brahmes le firent percer de flèches, puis pendre à un arbre, ils placèrent plus tard sa statue dans les temples de l'adoration. »

Noël rapporte dans son récit, des dieux :

« Que les grecs avaient élevé un temple à Epidaure dans le Péloponèse, en l'honneur d'Esculape, temple toujours plein de malades.

« Hygiée, fille d'Esculape, était honorée chez les Grecs comme la déesse de la santé.

« Ménélas fut guéri par Machaon, fils d'Esculape, de la blessure d'un coup de flèche. Les athéniens l'invoquaient dans les maladies, beaucoup de malades furent guéris au siège de Troie, par Podalyre, un des fils d'Esculape. »

Esculape avait un temple à Cletor, ville d'Arcadie, où les malades se rendaient pour être guéris.

Les Lacédémoniens avaient élevé un temple à Diane, où les nourrices portaient les enfants pour y être guéris.

Leonyme, guerrier crotoniate fut guéri, dans l'île de Leucé, par l'ombre d'Ajax.

« Hercule avait un temple à Hyettus, village de la Béotie, où les malades venaient chercher leur guérison.

« Diane sous le nom de Lya, chez les Suilliens, guérissait du mal de la rate.

« Les Romains invoquaient la déesse Ossilago contre les entorses et les fractures, les bergers faisaient tourner leur troupeaux autour de la déesse Palès pour les préserver des maladies.

« En Arcadie, l'eau de la fontaine Alyssus guérissait les morsures des chiens enragés.

« Il y avait près de Padoue la fontaine Apone, qui rendait la parole aux muets, et guérissait toutes sortes de maladies.

« Les Goniades rendaient la santé aux malades en leur faisant boire de l'eau de la rivière Cythèrus. »

Au livre XIX de son *Odyssée*, Homère atteste que le sang qui sortait de la plaie d'Ulysse fut arrêté par des paroles.

Héliodore et Strabon (*Géorg.*, liv. XV) affirment que les Indiens et les Ethiopiens guérissaient par des paroles.

Pline, dans son *Hist. natur.*, rapporte que Pyrrhus, roi d'Épire, guérissait toutes sortes de maladies sans remèdes.

Vespasien, Adrien, Aurélien, Agrippa, etc., etc., avaient, dit Delancre (*De l'Incréd.*), le pouvoir de guérir sans remèdes.

Flavius Josèphe (*Antiq. Judaïq.*, liv. VIII, ch. 2) rapporte que Salomon avait un grand pouvoir de guérir. Il nous raconte aussi qu'il y avait un juif nommé Eléazar qui, en présence de Vespasien et de toute son armée, guérissait un grand nombre de malades sans remèdes.

Les mêmes guérisons, aussi remarquables, se faisaient chez les païens. Apollonius de Tyane, Simon le Magicien, Ampulée, avaient aussi, de leur temps, une grande réputation par les nombreuses guérisons qu'ils obtenaient.

Thomas d'Aquin nous dit que Clovis fut le premier de nos rois qui, par le toucher, guérit les écrouelles; il fut averti en songe que ce don lui serait donné.

Louis XIII guérissait aussi par le toucher.

Louis XVI fut le dernier de nos rois qui eut ce privilège.

Delancre nous rapporte (*De l'Incréd.*), que la fille du tribun Quirius guérissait beaucoup de malades par le toucher.

Le comte de Hasprug possédait aussi cette précieuse faculté.

Guillaume de Nangis nous rapporte (*Dictionnaire des reliques*, art. 11, p. 124) que saint Louis avait recours au signe de la croix, signe qui avait un grand prestige dans ces temps de fanatisme.

Guillaume Tookès (*Claris, sive, donum senat.*) et Delance (*De l'Incréd.*, page 157) disent que la reine Élisabeth, quoique hérétique, guérissait avec un grand pouvoir.

Un médecin, dit Hippocrate (*Hippocrata, opera omnia*, Geneva, 1557, sect. 6 *De articulis*, pages 785 et 786), ne doit pas ignorer quel avantage il doit recueillir des frictions. Elle resserreront des articulations trop lâches, elles relâcheront celles trop tendues.

Ammien Marcellin (liv. XXIX) nous fait connaître que l'empereur Valens fit mourir une vieille femme qui guérissait par des paroles, et ce fut après avoir rendu la santé à la fille de l'empereur que cette femme fut envoyée au supplice,

Charlemagne (*Capitulaires*, livre VI) condamna les devins et guérisseurs à la prison.

Nous trouvons dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences* (tome XVIII, p. 198), que le massage, les frictions étaient en grande réputation chez les anciens. Au même tome, à la même page, il est dit que les Indiens orientaux avaient recours aux frictions pour guérir les paralysies.

L'inquisition fit emprisonner Campanella, médecin de Naples, pour sortilèges, pour les cures qu'il obtenait par des frictions.

Arnobé l'Ancien (*Traité contre les Gentils*), assure que les païens guérissaient par le toucher.

Origène rapporte (*Contra Celsum*, liber I, p. 54) qu'il y a des hommes qui guérissent beaucoup de maladies par l'insufflation.

Les chalatanes, disent Celse et Arnobe (*Arnobe contra Gentiles*), guérissaient aussi les malades par l'insufflation.

Saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. XIV, cap. 24) assure que beaucoup d'hommes guérissaient par l'insufflation.

Virey (*Dictionnaire des sciences médic.*, tom. XXIV, page 16) dit que l'empire de l'imagination est si étonnant que l'on a vu guérir sur-le-champ des malades aux portes du tombeau.

Le docteur Deslon (*Observations*, page 47) nous dit que si la médecine d'imagination est la meilleure pourquoi n'en ferions-nous pas usage ?

Corneille Agrippa (*Philosophie occulte*, chap. 66) dit qu'il n'est pas douteux qu'une ferme confiance, qu'une foi sincère, ardente, soient quelquefois plus efficaces que la médecine.

Suivant Paracelse (*Occulto philos.*, tom. XI, page 220), l'imagination et la foi sont si efficaces, qu'elles ont le pouvoir de guérir; que celui qui croit est récompensé suivant l'étendue de sa confiance; que le doute laisse tout imparfait dans la nature.

Ficin (*De vitâ cœlitus comparada*, chap. 20) rapporte que les maladies du corps et de l'esprit se dissipent sous l'influence de l'imagination.

Grégoire de Tours (*Histoire des Francs*, livre X, chap. 25) raconte qu'il existait dans la province d'Arles un bûcheron qui guérissait par le toucher, que plus de trois mille personnes le suivaient, et que l'autorité épiscopale s' alarma de l'ascendant que prenait cet homme sur le peuple; l'évêque Aurélius le fit massacrer.

Le même nous rapporte encore (Grég., *H. des F.* liv. IX, chap. 10) qu'en l'an 587 existait aussi un nommé Didier qui avait un don prodigieux de guérir sans remèdes, qu'une grande foule le suivait, que l'évêque de Tours accréditait qu'il ne guérissait pas et le persécuta.

Nous lisons dans l'*Histoire du diocèse de Meaux*, de Duplessis, qu'en l'an 1320, il y avait près de Lagny un enfant de huit ans qui devinait la source des maladies et les guérissait. Les malades qui affluaient vers cet enfant étaient considérables. L'évêque de Paris défendit, sous peine d'être excommunié, de se faire guérir par cet enfant.

Il existait en Irlande en 1628 (*Journ. du Mag.*, tom. XIV. page 602), un officier nommé Valentin Greatraka qui avait une grande faculté de guérir. Il obtint des cures si extraordinaires, lors d'une épidémie en 1665, qu'elles lui attirèrent des persécutions de la part du clergé; il rapportait les guérisons à Dieu; il recommandait la prière aux malades.

Vers l'an 1750, le curé Jean Gassner avait à sa suite plusieurs milliers de personnes qui attendaient de lui la guérison. Il exigeait pour le succès une foi sincère et la prière de la part des malades; il fut beaucoup persécuté et obligé, par ordre de l'évêque de Coutances, des archevêques de Prague et de Salzbourg, de cesser ces guérisons.

En 1771, rue des Moineaux, à Paris, il y avait un homme qu'on appelait le *Toucheur*, qui guérissait par le toucher un grand nombre de malades: on le força de cesser ses guérisons.

Les journaux de Prague, de Nuremberg, rapportèrent, de 1805 à 1807, les nombreuses guérisons que le comte de Thun opérait.

En 1829, à Wurtzbourg, un prêtre, le prince

Hohenlohe, exerçait une faculté de guérir si grande, que la rue où il demeurait étant encombrée de malades, il prit la résolution de guérir sur la place publique. Il lui fut interdit de continuer ses guérisons publiquement.

Vers l'année 1840, le commandant en retraite Laforgue exerçait à Pau la faculté de guérir. Sa maison fut envahie par une grande affluence de malades, les persécutions de toute sorte s'acharnèrent contre cet homme de bien ; il fut traduit plusieurs fois devant les tribunaux par les médecins, malgré qu'il guérissait sans médicaments et gratuitement.

Vers le même temps, M^{me} de Saint-Amour, à Nantes, était aussi douée d'une grande faculté de guérir ; elle rassemblait plusieurs malades à la fois, et les guérisons étaient nombreuses.

La *Revue des mondes invisibles*, M. Lachatre dans ses rapports n^{os} 9 et 10, aux p. 282 et 318.

« Durant l'année 1853, le bruit des guérisons de Blandin de Saint-Pol s'étant répandu, l'affluence des malades était vraiment extraordinaire.

» Malgré ses hauts mérites de désintéressement, Blandin a rencontré l'ingratitude et la persécution, il eut à souffrir du fanatisme religieux. »

Les lois civiles et religieuses (Du Laurens, *De Tremis*, chap. 6), suivant les préjugés de chaque époque, se sont montrées très-sévères contre les guérisseurs qui avaient recours aux procédés étrangers à la médecine. »

Nous aurions des volumes à écrire si nous voulions relater tous les faits de guérison par le fluide que nous rapporte l'histoire. Chacune de ces pages nous convaincrail de plus en plus que les corporations en ont toujours été troublées ; car à peine en parcourons-nous quelques fragments, que nous y

voyons que les sectes religieuses furent les plus dangereuses pour les guérisseurs.

Les sectes spiritualistes de nos jours sont-elles plus tolérantes et plus d'accord? Essayons de les suivre.

Allan Kardec, le pontife de la doctrine spirite, à propos des médiums guérisseurs par le fluide des esprits, a dit :

« La médiumnité guérissante requiert, comme condition absolue, le concours des bons esprits... Les fluides bienfaisants (guérisseurs ou autres), sont le propre des esprits supérieurs ; c'est donc le concours de ces derniers qu'il faut obtenir... Ce concours ne peut être acquis au charlatanisme. »

Dans sa *Genèse*, à la page 304 : « Si les effluves sont de bonne nature, le corps en ressent une impression salubre ; si elles sont mauvaises, l'impression est pénible ; si les mauvaises sont permanentes et énergiques, elles peuvent déterminer des désordres physiques : certaines maladies n'ont souvent pas d'autres causes... Les milieux où abondent les mauvais esprits sont donc imprégnés de mauvais fluides, etc... »

Ses successeurs, dans une revue spirite du mois d'octobre 1873, accréditent autre chose : « Tous les esprits peuvent, en se servant du fluide d'un incarné, produire des remèdes ; il suffit qu'ils aient pour cela une certaine connaissance des fluides... Des esprits *inférieurs* peuvent faire obtenir des résultats frappants à des médiums peu avancés en perfection. Ce n'est pas pour l'esprit une question de pureté ; c'est une question de science des fluides, comme la médecine sur la terre est une question de science des vertus des remèdes... C'est ainsi que

l'on s'explique les guérisons obtenues par des sauvages ou des êtres très-arriérés. »

Quelle science? Comme *la Médecine sur la terre*, nous avons été suffisamment édifiés dans le parcours de cette brochure, en suivant l'opinion de toutes nos plus grandes célébrités médicales, pour taxer d'ignorance l'école spiritualiste quelconque, qui se laisse obséder par les esprits des médecins de l'autre monde, au point de leur faire encore avaler leurs drogues.

Nous voulons croire que, depuis Allan Kardec jusqu'au mois d'octobre 1873, la lumière de la progression peut s'être faite à travers les rangs de ceux qui, tour à tour, lui ont succédé, mais pas sur cette matière; quand nous lisons dans la même revue, à la même page :

« Demander aux esprits guérisseurs de se passer des remèdes terrestres, c'est avoir une exigence analogue à celle que pourrait avoir un *individu* qui voudrait absolument que l'on portât sa malle, avec beaucoup de travail et d'efforts, sur sa tête, alors qu'il serait facile et peu fatigant de la rouler sur une brouette. L'esprit ne cherche que la guérison, et il ne serait pas raisonnable qu'on voulût exiger de lui la difficulté, quand le facile est à sa portée. »

D'après cette savante démonstration de V..., qui n'a pas la force de signer son nom; d'ailleurs, la rédaction spirite n'enregistre dans sa revue que des faits souvent insignifiants, entourés de circonstances douteuses, envoyées de très-loin par des personnes qui n'ont pas le courage de signer leurs noms. Au bas de ces racontages amplifiés, impossibles à contrôler, nous le répétons, d'après cette *savante* démonstration signée V..., et surtout de la riche comparaison qui l'accompagne, nous sommes saisi d'étonnement

quand nous songeons qu'Allan Kardec et son entourage furent écrasés par des maladies de toutes sortes, qui mirent fin aux jours de plusieurs d'entre eux d'une façon si déplorable ; et quand nous voyons, encore aujourd'hui sous nos yeux, ceux qui lui ont succédé, accablés de maladies et d'infirmités, et tous entourés d'un cortège d'esprits médecins incarnés ou désincarnés, et de toute l'influence fluidique des esprits qu'illumine ce foyer *anonyme* spirite.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si véritablement ces gens-là croient à ce qu'ils prônent, écrivent et affirment ; ce qui nous étonne, c'est qu'Allan Kardec et ses apôtres chéris n'ont pas eu, de son temps, et n'ont pas encore aujourd'hui la faveur des esprits, savants ou non, dans la droguerie médicale ; car, nous nous écrivons de nouveau : le foyer de la rédaction spirite, enfin, tout ce que cette maison de commerce et d'exhibition renferme, n'a été et n'est encore en ce jour qu'une véritable infirmerie...

Et... cependant, leurs livres, leurs revues, leurs journaux, sont remplis d'insertions, de réclames, de faits, de guérisons de toutes sortes, qui se sont faits, et qui se font encore de tous côtés par l'intermédiaire de médiums, spirites, magnétiseurs et autres.

Il faut avouer que ces gens-là ont un bien grand dévouement ou un bien grand intérêt, pour vivre dans une atmosphère d'esprits supérieurs, guérisseurs ou non, bons ou mauvais, connaissant, sans aucun doute, la *sanie des remèdes* ; aussi peu bienveillants pour eux, et aussi peu dévoués pour leur cause, car il nous semble qu'il serait bientôt temps que les esprits qui illuminent tout ce petit pontificat spirite les prennent au moins en pitié. « Les maladies, dit Allan Kardec, font partie des épreuves et

des vicissitudes de la vie terrestre ; elles sont inhérentes à la grossièreté de notre nature matérielle et à l'infériorité du monde que nous habitons ; les passions de tous genres sèment en nous des germes malsains. » Nous sommes fixés... et... nous n'étions pas seul à remuer les masses par des faits de guérisons. Simonet le menuisier, accrédité également par Allan Kardec, faisait accourir à lui la foule à Bordeaux ; le commandant en retraite, Blandin de Saint-Pol, à Versailles ; le baron Dupotet, le cent-garde Gérard, le gendarme Gaspard, à Paris, et une foule d'autres qui opéraient de ce temps, et dont plusieurs encore de nos jours obtiennent des guérisons sans remèdes par le fluide. Il est vrai que bien avant que nous eussions des résultats de guérisons, ayant fait la connaissance de M. Blandin, qui nous avait *prédit* notre faculté de guérir, nous l'avions présenté à Allan Kardec, déjà malade, mais... il n'y eut pas confiance...

En vain, ses apôtres allèguent-ils qu'il succomba par excès de travail, nous, nous ne voyons pas que le travail intellectuel abrège les jours des écrivains plus que les autres, quand nous avons sous les yeux la vie des Voltaire, des Buffon, des Washington, des Chateaubriand, des Lamartine, etc., et, parmi ceux encore vivants, les Thiers, Guizot, Raspail, le baron Dupotet, Victor Hugo, etc., et tant d'autres... et nous ne voyons pas qu'Allan Kardec fît des efforts d'imagination et un travail si pénible. Si nous nous en rapportons à Armand Greslez (le *Setisien*, des 20 et 27 mai), quand il dit : « Il (Allan Kardec) n'a jamais revendiqué le titre d'inventeur, de chef d'école, car son rôle s'est borné à corriger, à centraliser des documents écrits en dehors de son influence et quelquefois même en dehors de ses idées personnelles. Ces documents, il s'est borné à les accompagner de

ses commentaires et de ses reffexions ; puis, il a mis tous ses soins à les vulgariser (*Revue spirite*, 1869). Examinons ces documents ; ils étaient comme ceux dont la rédaction spirite se sert aujourd'hui ; les communications que les esprits donnaient par l'intermédiaire des médiums désintéressés, qui les lui envoyaient gratuitement, et dont il a su si bien tirer parti à son bénéfice pécunier. Ces documents étaient toute la correspondance de ceux qui s'occupaient d'évoquer les esprits, et d'en constater à leurs frais et dépens les phénomènes, car nous-mêmes nous connaissons plusieurs de ces spirites dévoués qui ont été victimes de leur dévouement, tandis qu'Allan Kardec, tout en propageant la doctrine des esprits, s'enrichissait, jetant le blâme à de malheureux médiums pauvres, parce qu'ils acceptaient quelques deniers pour le temps qu'ils perdaient à être à la disposition d'un public... Allan Kardec, n'ayant rien *inventé*, n'a donc pas fait de grands frais d'imagination. Or, s'il fut assisté véritablement par des esprits supérieurs, comment se fait-il que ces esprits ne lui conseillèrent pas de ne pas se tuer ainsi dans le travail opiniâtre et aride de la compilation ; ou s'ils lui conseillèrent d'en prendre selon ses forces, et qu'il ne les écouta pas, il est plus répréhensible encore, car il aurait pu consacrer deux ans au travail qu'il faisait dans une seule année, et il serait encore vivant, continuant sa mission, et n'aurait sans doute pas laissé passer dans sa *Revue* que des esprits *mauvais* peuvent guérir...

Hélas ! nous ne pouvons que répéter avec le chevalier de Saint-Germain : « La sagesse et la tempérance doivent toujours présider aux actions des hommes ; l'oubli de ce précepte est la cause principale de presque tous nos maux ; nous mangeons sans faim, nous buvons sans soif, ce que les animaux ne

font pas ; et nous excitons doublement, et la plupart du temps sans besoin, des organes qui doivent avoir des intervalles de repos et d'activité. A tous les âges, prenez soin de votre corps... L'homme est environné de moyens propres à sa conservation ; la sagesse lui enseigne à les connaître, l'expérience à s'en servir. Les produits de la nature ne peuvent être donnés en monopole à quelques-uns, car Dieu est pour tous ; ne vous servez de votre science que dans un but louable, et non pour satisfaire vos passions déréglées. »

Le moment n'est pas encore venu pour nous de nous préoccuper spécialement des causes qui ont empêché Allan Kardec de venir à nos séances, dont nous lui avions si cordialement facilité l'accès ; si nous étions, comme les spirites de son entourage l'accréditaient, assisté, possédé, enfin, par de mauvaises influences, il est doublement coupable, car il aurait dû, dans sa magnanimité, venir à une de nos séances, s'y faire suivre par ses apôtres et ses esprits célestes, implorer le secours de ces derniers pour se guérir, « *faire enfin tout ce qu'il aurait pu pour améliorer sa position actuelle,* » et, en même temps, prier Dieu pour nous. Mais non ; de même que les fanatiques qui prétendent que nos guérisons sont l'œuvre du diable, préfèrent garder leurs maladies que de recourir à lui, Allan Kardec se garda bien de descendre de sa châsse spirite, pour avoir affaire à nos esprits ténébreux ; il resta avec ses esprits de lumière, qui le laissèrent bel et bien avec ses maladies, jusqu'à ce qu'il succomba... sans avoir eu l'honneur de la moindre persécution, de la moindre privation, n'ayant jamais senti la misère, du moins pendant le temps qu'il s'occupa de la propagande du spiritisme ; aussi, à la dernière minute de sa vie, le voile d'aucun temple ne se déchira, le ciel

ne s'obscurcit point... Il laissa ses apôtres et disciples dans la division, la discorde, le schisme le plus complet... et la foule, à notre porte, qui attendait son tour pour avoir les bienfaits, la guérison de nos esprits...

Nous croyons sincèrement en Dieu, à une vie future après notre mort; nous avons, par nous-même, la certitude que les esprits de l'autre monde se communiquent à nous; nous savons qu'il y a de bons et mauvais médiums guérisseurs; nous-même, nous prions les bons de venir guérir ceux qui souffrent, qu'ils s'adressent à nous ou non. Mais nous ne croyons pas que des esprits *inférieurs* aussi savants, soient-ils dans la *connaissance de remèdes quelconques*, puissent guérir, car l'agent indispensable pour la guérison est un fluide émanant des esprits supérieurs seuls, qui planent bien au-dessus de la droguerie médicale, dont ils n'ignorent pas les effets si funestes; fluide dont nous ne pouvons que constater les bienfaits, et qui échappe à l'analyse des hommes. Et nous n'avons jamais entendu dire que de *mauvais* esprits étaient saturés de ce baume salutaire des mondes supérieurs. Si le sauvage, comme l'homme le plus civilisé de notre belle France, a la faculté de guérir, ce n'est que par le concours des esprits supérieurs, qui, dans leur charité pour nous, savent très-bien, quand ils le jugent à propos, vaincre la nature arriérée et infime d'un sauvage ou d'un médium impur; leurs sentiments sont bien au delà de semblables misères.

Les esprits supérieurs guérisseurs sont libres de guérir qui bon leur semble, et tel qui se croirait avoir ce privilège d'être guéri plutôt qu'un autre, pourrait se tromper, et les médiums, esclaves absolus de leurs volontés, n'en sont pas responsables; quand il plaît aux esprits de ne plus se servir d'eux,

ils savent très-bien les laisser s'ils ont démérité. Quant à nous, nous ne savons pas le sort qu'ils réservent à notre personne, si indigne de leurs faveurs; mais autant que nous aurons des frères souffrants qui viendront à nous, notre porte ne sera jamais fermée à quiconque y viendra dans une intention bienveillante. Pour guérir, la foi n'y fait rien, car la conviction ne pouvant se forcer, l'être qui souffre n'en est souvent pas la cause; les esprits des régions avancées, dans leur charité, ne peuvent les oublier; il n'est pas besoin, non plus, d'avoir de la sympathie pour le guérisseur ou médium, qui peut être très-antipathique par l'infériorité de son avancement moral; car le médium n'est rien, et aux esprits seuls appartient le pouvoir de guérir. Tant pis pour ceux que les esprits ne guérissent pas, c'est à eux de rechercher pourquoi l'infirmité les accable, car il n'y a point d'effets sans cause. Nous, médium, nous n'avons pas à nous préoccuper de ceux qui ne viennent pas à nous, et à nous de les plaindre. D'ailleurs, nous ne pourrions voir tout le monde; puis, les esprits ont leurs vues; nous ferons tous nos efforts pour être, aussi humblement que nous pourrions, leur intermédiaire, toujours gratuitement, et en pleine lumière, et sans distinction ni préférence pour personne.

Nous défions toute persécution de n'importe quelle secte, parce que nous avons la foi vraie et sincère en la miséricorde infinie de Dieu, et au concours des esprits, nos guides spirituels, près desquels nous réclamons la bienveillante influence, aussi bien pour nos ennemis que pour nos amis.

Mais rassurons-nous, les temps sont passés où des fanatiques envoyaient à la torture, au bûcher, les hommes qu'un sentiment de charité inspirait.

Les temps prédits sont arrivés, les calamités se

succèdent, la douleur est à son comble ; les hommes se convulsionnent et semblent vouloir, par un effort suprême, se dépouiller de ce fluide empesté du matérialisme, qui serpente depuis si longtemps sur la croûte boueuse de la terre. Les masses épouvantées des conséquences de ces doctrines pestilentiellles, implorent les hommes dévoués pour les délivrer de ces fléaux de la persécution, de l'empoisonnement, de la guerre, de l'incendie, de toutes ces violences qui assombrissent le fluide éthéré des cieux.

L'heure a enfin sonné au cadran des destinées, où l'humanité épuisée doit se réveiller, réchauffée par le soleil de la vérité, de la reconnaissance, pour tresser des couronnes au souvenir des Jesus Christna, des Apollonius de Tyane, des Socrate, des Galilée, des Mesmer, des Kepler, des Roger Bacon, des Newton, des Fulton, des Jeanne d'Arc, etc. qui, du haut de leurs demeures célestes laissent, échapper une larme de pitié sur la poussière ensanglantée de la terre, pour nous rappeler que nous sommes tous les enfants d'un même Dieu.

Disciples de Mesmer, qui possédez la science de diriger le fluide humain, elevez vos sensations par devers les courants immenses de l'éther divin, pour y puiser de nouvelles forces : un cri d'alarme sillonne la terre.

Guérisseurs, qui, aujourd'hui, êtes encore en butte aux persécutions, aux sarcasmes de la mauvaise foi, de l'ignorance, fortifiez-vous dans la conviction que, si vous appelez à vous l'influence des esprits élevés, votre faculté se développera et vous obtiendrez, avec moins de temps et de fatigues que les magnétiseurs, des cures en plus grand nombre, et vous n'aurez plus besoin pour guérir d'avoir recours aux somnambules.

Et disparaîtra bientôt la lèpre médicale qui dévore l'humanité.

Spirites, qui d'ici-bas voyez rayonner dans les cieux ces esprits qui ont illustré tous les âges de l'humanité, implorez-les, ils ne seront pas sourds à votre prière, et du haut de leurs splendides demeures, ils déverseront, dans le cœur des médiums, de ce feu sacré qui embrasait d'une foi si ardente les bienfaiteurs de l'humanité de tous les siècles, et des torrents de fluide s'épandront sur la couche assombrie de la terre, et il surgira, parmi vos rangs, des guérisseurs qui réveilleront les peuples engourdis dans la matière.

Les différents moyens employés pour guérir, soit par le regard, par le toucher, les frictions, les plantes, les pommades, etc., se résument dans un seul : posséder la faculté guérissante, soit par le fluide humain ou par le fluide spirituel.

Le fluide magnétique humain, avec lequel les adeptes de Mesmer guérissent, n'en réfère que la puissance fluidique du magnétiseur, ce qui fait que les guérisons sont toujours plus longues à obtenir. Ce n'est qu'avec le temps et la patience qu'ils obtiennent des résultats individuels, mais peu de guérisons instantanées.

Mais il en est autrement du fluide magnétique spirituel, ceux qui possèdent cette faculté de guérir par ce fluide, le contraire des adeptes de Mesmer, ne donnent rien d'eux-mêmes ; les guérisons ne se produisent que par le concours du fluide que les esprits qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes déversent sur le guérisseur (ou médium). S'il n'est pas du pouvoir de tous d'avoir la faculté guérissante, tout le monde peut, avec le recueillement, la foi, une volonté sincère, soulager un malade.

Plusieurs personnes sympathiques à ce moyen de guérir, avec une pensée unie, se rassemblant autour d'un malade, verraient bientôt celui-ci se rétablir promptement.

Pour guérir avec le concours des esprits, il n'est besoin d'aucune étude; les sentiments de la charité, de l'amour de ses semblables sont les seules conditions pour développer cette précieuse faculté; l'égoïsme, la cupidité, l'intérêt sont autant de moyens contraires pour l'obtenir.

Nous ne saurions trop engager les personnes qui veulent le bien, d'essayer; et qu'elles ne se découragent pas si elles n'obtiennent que des résultats peu satisfaisants dans les commencements.

La faculté de guérir ne se développe le plus souvent qu'en renouvelant les essais.

Dans les cas de maladies graves, se réunir le plus de monde possible auprès du malade, appeler avec une foi vive, sincère, les esprits, rester en séance une heure au plus, renouveler les séances tous les jours à la même heure, éviter toutes distractions. Ces réunions feront reconnaître ceux qui sont plus particulièrement doués pour guérir.

Les guérisseurs qui obtiennent des cures en employant des spécifiques quelconques, tels que : pomades, tisanes ou autres préparations, possèdent en eux le fluide guérisseur. L'expérience nous prouve que ces remèdes perdent beaucoup de leur efficacité, manipulés et administrés par certaines personnes, ce qui donne la certitude que le fluide seul opère les guérisons.

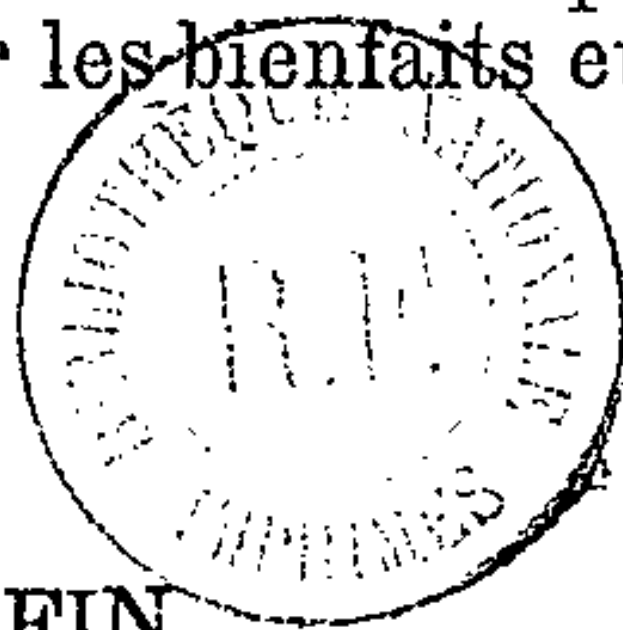
Les plantes, herbes et autres ne sont bonnes qu'employées sagement comme hygiène.

Puisque nous avons de si grandes preuves des résultats obtenus par le fluide sans concours de re-

mèdes quelconques, il serait prudent, pour ceux qui obtiennent des résultats en employant les spécifiques, d'abandonner ce genre de traiter les malades, puisqu'ils peuvent guérir sans cela, et ils seraient à l'abri des poursuites édictées par la loi.

Que ceux qui connaissent la valeur hygiénique des plantes, herbes, etc., s'en servent, comme nous l'avons dit plus haut, pour nous maintenir en bonne santé, prévenir nos maladies; la vertu tonique de quelques-unes employées à propos serait d'un grand secours pour aider au rétablissement des malades, des convalescents, surtout pour ceux qui ont été saturés de médicaments toxiques; employés de cette façon, ils n'encourront aucunes poursuites judiciaires.

Que chacun se pénètre bien que le fluide spirituel n'émane que de la bonne volonté des esprits et que personne de nous ne peut en disposer à son caprice. Le sentiment de l'attachement par la charité, qui rallie successivement tout ce qui vit et respire dans la création, seul peut trouver un écho auprès de ces êtres qui ornent les régions célestes, qui ont une souveraine pitié pour tout ce qui s'abaisse à vendre pour un peu d'or les bienfaits et la parole de Dieu.



FIN